

## HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

### DIXIÈME ARTICLE.

#### RÈGNE DE LOUIS XV. (Suite.)

Toutes les modes du règne de Louis XV sont des symptômes d'inconstance et de frivolité. En 1748, un rhinocéros est amené de Sumatra à Paris, et sou-lain, dit la *Correspondance* de Diderot, « les femmes le font passer de son étable sur leurs têtes. Toutes les parties de la parure prennent son nom, et il n'y a point de femme comme il faut qui ne porte trois ou quatre rhinocéros. » Les plans économiques de M. de Si houette, nommé contrôleur-général des finances, le 13 avril 1759, sont tournés en ridicule par la sécheresse des modes et des dessins à la *silhouette*. Ramponneau, cabaretier nivernais, établi aux Porcherons, vers 1763, a l'honneur de recevoir les plus hauts personnages, et de consacrer les modes à la *Ramponneau*. Tout est à la *grecque*, en 1764. Les cheveux crépés, relevés en touper, surmontés d'un bonnet, hérissés de fleurs et de plumes, composent la coiffure à la *grecque*. L'arrangement des chevelures est tellement compliqué, qu'il faut en tracer les règles. Beaumont publie une *Encyclopédie per-ruquière*, ouvrage curieux à l'usage de toutes les têtes. Le coiffeur Legros présente à Mesdames de France l'*Art de la coiffure des dames françaises*, et institue une *Académie de coiffure*, qui prospérait lorsqu'il mourut, le 30 mai 1770, étouffé dans la foule aux fêtes du mariage du dauphin et de Marie-Antoinette d'Autriche. Un autre coiffeur, Léonard, conçut l'idée de remplacer les bonnets par des chiffons distribués dans les cheveux, et employa jusqu'à quatorze aunes de gaze

sur la tête d'une seule femme. Des chapeaux à la *Wauxhall du faubourg Saint-Germain*, rappellent la vogue qu'obtient cet établissement, ouvert le 3 février 1770. Les cheveux, dans la coiffure à la *dauphine*, étaient relevés et roulés en boucles qui descendaient sur la nuque. Les coiffures à la *monte-au-ciel* étaient remarquables par leurs dimensions. Les coiffures d'*apparat* ou *loges d'opéra*, créées en 1772, avaient jusqu'à soixante-douze pouces de hauteur; elles se divisaient en deux parties, au centre desquelles s'élevait un large ruban; trois plumes se balançaient au côté gauche de cet échafaudage. La comète que les astronomes signalèrent en 1773 fit naître les coiffures à la *comète*, dont les rubans étaient couleur de feu. Un faisceau de plumes flottait derrière la tête, dans la coiffure à la *quésaco*, inventée en 1774. Quelquefois on disposait les cheveux en zones, séparées par des perles, des diamants, des guirlandes de fleurs. La coiffure à l'*urgence* consistait en un chapeau de paille, entouré d'un ruban violet, qu'assujettissait par devant une riche agrafe, et qui formait une large rose par derrière. Une plume, appelée *folette*, plantée au milieu de quatre plumes blanches, dominait cette sorte d'ombrelle, sous laquelle on disposait les cheveux à la *conseillère*, relevés sur le front, et roulés sur les côtés en boucles, dont les deux plus grosses serpentaient sur les épaules. La coiffure au *cabriolet*, moins compliquée et de préparation plus facile, était l'apanage des mères de famille. Le *pouf au sentiment* régna à la cour; c'était une macédoine d'ornements divers accumulés



dans les touffes de la chevelure. On y faisait entrer des papillons, des oiseaux, des amours de carton peint, des branches d'arbres, et même des légumes. Madame la duchesse de Chartres, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, mère du roi Louis-Philippe I<sup>er</sup>, portait, au mois d'avril 1774, un *pouf* sur lequel on voyait le duc de Beaujolais, son fils aîné, dans les bras de sa nourrice, un perroquet becquetant une cerise, un petit nègre, et des dessins composés avec les cheveux des ducs d'Orléans, de Chartres et de Penthièvre. On aurait pu croire que la folie des modes avait atteint ses dernières limites; mais elle prit un nouvel essor sous le gouvernement de Louis XVI.

Le peuple restait presque étranger à ces transformations; cependant les ouvriers

des villes et les agriculteurs aisés avaient adopté la poudre et la culotte courte; les grosses fermières se permettaient le *tignon* frisé, le mantelet, les robes à ramages, et des paniers de dimensions modestes. La pénurie de la classe inférieure contrastait tristement avec le luxe de la cour. « Les souliers de gros cuir, écrivait Constant d'Orville en 1774, sont même regardés comme un luxe par la partie misérable de la nation, qui se trouve heureuse lorsqu'elle peut en avoir dont les semelles soient fortes, épaisses, et garnies de clous. Dans quelques provinces, les paysans ne sont chaussés que de sandales, galoches, ou souliers de cordes ou de courroies; dans d'autres, les hommes et les femmes portent des sabots. »

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

## REVUE LITTÉRAIRE.

*Histoire des mœurs et de la vie privée des Français* : usages, coutumes, institutions, physionomie de chaque époque, etc., etc., depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours, ouvrage complétant toutes les histoires de France, par Emile de la Bédollière, t. I<sup>er</sup>. Chez Victor Lecou, libraire-éditeur, rue du Bouloi, 10.

### Deuxième article.

J'ai cru exciter votre curiosité, mesdemoiselles, en vous citant la vie intime de nos ancêtres, en vous racontant quelques-uns de leurs usages que le temps a conservés jusqu'à nous, et je vous ai choisi, parmi plusieurs chapitres de ce livre si instructif, si intéressant, la description que vous allez lire.

*Une maison gallo-romaine au cinquième siècle.*

« Le vestibule est flanqué d'étroites bou-

tiques occupées par des marchands libres, des clients ou des esclaves de la maison. Près de la porte sont des assises de pierre qui servent de sièges aux piétons et de montoirs aux cavaliers.

Les visiteurs arrivent, le portier sort de sa loge pour pousser les battants de la porte, qui s'ouvrent du dedans en dehors, en tournant dans les crapaudines du seuil et du linteau; parfois la porte se compose de valves qu'on plie en dedans, de bas en haut. Quand le portier n'est pas accompagné d'un chien, l'image de ce gardien fidèle est peinte sur la muraille avec cette inscription : « Prenez garde au chien. » Aucune fenêtre ne donne sur la rue; pendant que des esclaves vont annoncer votre visite, d'autres vous introduisent dans une vaste cour entourée de portiques, percée au centre d'une ouverture carrée par laquelle l'eau du ciel tombe dans une citerne. A droite et à gauche



sont des cabinets obscurs destinés aux étrangers ; en face du vestibule est le salon que décorent ordinairement des portraits de famille.

La salle à manger mérite que nous nous y arrêtions longtemps, c'est la plus somptueusement meublée du logis ; elle est réservée aux banquets ; de simples cabinets servent aux quatre repas quotidiens. Le Gallo-Romain déjeûne légèrement avec des raisins secs, du miel et un morceau de pain trempé dans du vin ; il dîne au milieu du jour, vers la cinquième heure, soupe à la neuvième heure, et prend quelquefois une légère collation avant de se coucher.

C'est généralement le soir que se donnent les festins d'apparat. La table, ornée d'incrustations, est ronde, couverte d'une nappe de toile ; les lits qui en suivent les contours ont la forme d'un arc ou de la lettre grecque *sigma*, ils sont recouverts d'étoffes, les deux extrémités de l'arc sont réservées aux hôtes de distinction, les places inférieures on les laisse aux ombres, c'est-à-dire, aux personnes amenées à l'improviste par les invités, et aux parasites dont le maître de la maison tolère la présence sans la désirer. Quelques Gaulois dédaignant la mollesse romaine, remplacent les lits par des bancs, des escabelles, des sièges de bois, recouverts de tapis.

Le maître d'hôtel annonce que le souper est servi, les convives se lavent les mains, ce qu'ils réitéreront après le premier service ; ils prennent des robes spéciales et des pantoufles qu'ils laisseront au bas de leur siège ; ils déploient leur serviette quand ils en ont apporté, l'amphitryon n'en fournissant point, puis ils se rangent autour de la table. Des esclaves apportent en abondance des viandes rôties ou bouillies qui sont découpées avec prestesse par des écuyers tranchants. Le repas débute toujours par la *gustation* du *mulsum*, vin cuit mélangé de miel. Un plateau, placé au centre de la table, reçoit successivement des œufs frais, des quar-

tiers de bœuf, de mouton, de porc, de chevreau, le tout assaisonné avec des jaunes d'œufs, du poivre noir, de la saumure, du cumin, du safran, des graines de pavots, du benjoin, du miel, du sel extrait des mines ou résidu de l'eau de mer bouillie. Si le maître du logis est chasseur, il ne manque pas d'offrir à ses hôtes du sanglier avec une garniture de pommes cuites, du cerf, du daim, du hérisson, du lièvre, de la grue, du merle, de la cigogne, du héron, du corbeau et même de l'aurochs, bœuf sauvage dont les cornes, cerclees d'argent, sont en même temps une coupe et un trophée. La basse-cour fournit des poules, des paons, des oies aux foies énormes, engraisées avec des figues fraîches ; le potager donne des fèves, des asperges, de l'aulnée confite, des pois chiches, des salades de betterave et de lupin ; la forêt offre des champignons et ses truffes. La tanche, l'aloise, le brochet, sont dédaignés ; on leur préfère l'anguille, la perche, le saumon accommodés au cumin, au sel et au vinaigre. Les riverains de la mer recherchent le mulot, le thon, le rouget, les huîtres engraisées dans de vastes étangs qu'on laisse baigner par le flux, surtout celles de Marseille, de Collioure, des côtes d'Évreux et de Méloc. Au dessert apparaissent les tartes chaudes ou froides, les gâteaux de miel, le fromage mou, les escargots grillés, les nêfles, les châtaignes, les figues, les pêches gauloises, le raisin frais ou desséché. A la fin du repas le mulsum revient, mais chaud, et des esclaves distribuent des cure-dents en plumes, en bois, en argent.

Pour que tous les sens soient flattés à la fois, on a jonché la salle et les sièges de feuilles de laurier, de lierre, de panpres verdoyants ; maîtres et esclaves sont couronnés de fleurs ; des guirlandes de roses pendent aux deux aises des *canthares*, vases peu profonds où l'on met l'eau et le vin ; de larges corbeilles, placées tant sur la table que sur l'*abaque*, le *dresoir*, por-



tent des bouquets de cytise, de safran, de troëne, d'amelie, de souci, de romarin, dont les parfums se mêlent à ceux des aromates d'Arabie, qui pétillent dans des trépieds.

L'abondance des mines des Cévennes et des Pyrénées permet à tout homme aisé d'avoir de la vaisselle d'or et d'argent, qu'on étale fastueusement dans les nombreuses cases du dressoir; on en voit rarement d'autres dans les maisons sénatoriales, quoique les Gaulois soient les inventeurs de l'étamage et du vermeil. « C'est dans les Gaules, dit Pline, qu'on a trouvé le moyen de recouvrir, au feu, les ouvrages de cuivre avec le plomb blanc, de manière à leur donner l'apparence de l'argent. Les Gaulois réussissent même à argenter les harnais des chevaux et les mors des bêtes de somme. »

C'est avec l'argent qu'on fabrique les cuillers; quant aux fourchettes, on ne les connaît point.

Les liquides ne sont pas moins prodigués que les solides. Tite-Live et Plutarque prétendent que l'ivrognerie naissante des Gaulois les attira dans le Latium; « il leur advint (1) de goûter du vin, qui premier leur fut apporté d'Italie, dont ils trouvèrent le bruvage si bon, et furent si transportés du désir et de la volupté d'en boire, qu'ils soudainement ils chargèrent leurs armes et emmenèrent femmes et enfants, prenant leur chemin vers les Alpes pour aller chercher le pays qui produisoit un tel fruit, estimant toute autre terre stérile et sauvage. » Les vignes s'étaient tellement multipliées dans les Gaules, que Domitien redoutant la famine, en avait fait arracher la moitié; mais depuis que Probus en a autorisé la culture, en 282, des pampres verts serpentent d'arbre en arbre. Bordeaux, Macon, Cahors, Dijon, Orléans, Châlons-sur-Saône, fournissent des vins renommés. Ceux de la Narbonnaise ont tant de réputation, qu'Ataulf,

roi des Goths d'Espagne, a tenté une invasion pour s'emparer des vignobles de cette province. Mais on dédaigne le jus du raisin tel qu'il sort de la cuvée; on y mêle de l'anis, de l'hysope, des baies de lentisque, du romarin, du myrte, de l'absinthe, voire même de l'aloès.

On sert encore sur les tables la bière ou cervoise (1), le poiré, le cidre.

Les vins sont apportés dans des outres ou dans des amphores de grès, de terre cuite, ou d'un verre épais, bouchées avec du plâtre ou de la résine. Les vases à boire sont d'argent, de terre cuite, de marbre, de verre blanc, rouge, jaune ou bleu, rehaussé parfois d'une application de feuilles d'or. Les convives, pour se porter des santés, prennent une coupe qu'ils touchent de leurs lèvres et la présentent à celui qu'ils veulent honorer en lui disant: « Je bois à toi, bien à toi. » Un roi du festin, désigné par le sort des dés, règle les *toasts*, commande la manœuvre des coupes, pose des *questions conviviales*, et provoque de plaisantes saillies ou de philosophiques discussions, et enfin préside au tirage des loteries, intermède assez habituel des repas. Le hasard répartit entre les assistants des billets portant l'indication d'un lot utile ou bizarre, agréable ou ridicule, précieux ou sans valeur. A l'un échoit une robe, à l'autre une pomme, à celui-ci un tableau, à celui-là un chapeau-mouche... et la satisfaction, le désappointement se traduisent par des éclats de rire.

Quand une occasion solennelle réunit d'opulents convives, la musique et les spectacles complètent les plaisirs. Des chœurs s'organisent sous la direction d'un maître de chant; des instrumentistes jouent de la flûte, battent du tambour, entre-choquent les cymbales, pincient la cithare à trois cordes, font vibrer la grande lyre, ou le *barbiton* en les touchant avec un *plectrum* de bois ou

(1) Traduction d'Amyot.

(1) Bière vient du saxon *bere*, orge; cervoise de *cere*, grain de blé.



d'ivoire, et l'orgue hydraulique laisse tomber goutte à goutte sa molle harmonie. Puis des acteurs débitent des vers burlesques, des baladins exécutent des farces, et des funambules voltigent sur la corde et font des tours de force et de souplesse.

Si la nuit vient pendant le souper, les esclaves allument des torches de cire qu'ils tiennent à la main, à moins que la salle ne soit éclairée par des lampes appliquées le long des murs, ou suspendues au plafond.

Sur une seconde cour carrée, environnée d'une colonnade, s'ouvrent les chambres à coucher, le salon, la salle de réception garnie de bancs disposés en hémicycle, la chapelle domestique, le gynécée et la bibliothèque. On voit encore des lits de forme gallo-romaine dans les fermes de nos provinces éloignées du centre. Ils ressemblent à une huche sans couvercle et sans paroi antérieure, et leur hauteur est si prodigieuse, qu'il faut un marchepied pour y monter. On couchait nu, sur des matelas de bourre, la tête soutenue par des oreillers de plume et sans autre couverture que les robes, les tuniques que l'on avait portées dans le jour. La chambre à coucher du maître était précédée d'une antichambre où des esclaves veillaient jusqu'au matin.

Le gynécée était l'appartement des femmes. Elles y vivaient retirées, s'aventurant rarement au dehors, soit par une pudique retenue, soit pour conserver la blancheur proverbiale de leur teint. Des esclaves groupées autour d'elles filaient le lin et la laine, en tissaient des étoffes, préparaient des onguents, brodaient ou faisaient de la tapisserie. D'autres disposaient les robes, les parures, les ajustements. Des esclaves mâles faisaient chauffer les fers à papillottes dans des pots de cendre chaude. Les *ornatrices* plaçaient dans les cheveux de leur maîtresse des épingles d'or ou d'ivoire, leur attachaient les colliers massifs, les lourds pendants d'oreilles, plaçaient les peignes, les bandelettes, leur présentaient

les miroirs ronds, à manche, composés d'une épaisse plaque de verre ou de métal poli. La bibliothèque, voisine du gynécée, était en même temps un cabinet de travail. On y trouvait ce qu'il fallait pour écrire : plumes, roseaux et canifs pour les tailler; feuilles de parchemin lissées avec la pierre ponce; règles, grattoirs et compas, encres de diverses couleurs; tablettes de bois ou d'ivoire enduites de cire jaune; ces tablettes se nommaient, suivant la quantité de leurs feuilles : *diptyques*, *triptyques*, *pentiptyques*, *poliptyques*; de ce dernier mot les écrivains de la décadence firent *puetica*, d'où nous avons tiré *poulets*, nom de ces petits billets qui ne contiennent que des flatteries et que l'on nomme billets doux.

La bibliothèque d'un Gallo-Romain du cinquième siècle comprenait un choix d'écrivains sacrés et profanes : Horace, saint Jérôme, Varron, saint Augustin, Ammien Marcellin, mais surtout des publications indigènes et contemporaines, récemment mises en vente chez les bibliopoles : l'*Histoire Sacrée*, la *Vie de saint Martin de Tours*, et les *Dialogues*, de Salpice Sévère; la *Chronique*, de Prosper d'Aquitaine; le *Traité du gouvernement de Dieu*, par Salvien, prêtre marseillais; les *Institutions monastiques*, du provençal Jear Cassien; la *Nature de l'âme*, de Mamertus Claudianus; la *Maison rustique*, de Palladius, de Poitiers; les *Lettres*, d'Apollinaire Sidoine, évêque de Clermont; celles de Faustus, évêque de Riez, et celles de Paulin, évêque de Nole; les *Cantiques*, d'Aurélius Prudentius Clemens; l'*Itinéraire* en vers du Toulousain Rutilius Numatianus; les écrits des rhéteurs; quelques cartes de géographie tracées sur d'étroites et longues bandes de parchemin. Tous ces ouvrages étaient enfermés dans de grandes armoires divisées en compartiments irréguliers. Là se rangeaient les *codices*, cahiers de parchemin, écrits des deux côtés, paginés régulièrement, reliés avec deux plaques de cyprès, de hêtre, de



sapin, ou d'érable, qu'unissait ensemble une bande de parchemin. Ce sont là, pour ainsi dire, les ancêtres des livres modernes. Auprès des *codices* on plaçait les *libri plicatiles*, qui se pliaient comme les feuilles d'un paravent. Des *volumina*, composés de plusieurs bandes de parchemin ou de papyrus que l'on collait ensemble et que l'on roulait autour d'un cylindre de bois. Quelques éditions étaient *illustrées* du portrait de l'auteur et de figures peintes ou dessinées.

D'habiles ouvriers se chargeaient de l'ornementation des appartements ; des marbres décorés de figures peintes ou gravées en creux, couvraient entièrement la muraille ou s'arrêtaient à quelques pieds du parquet pour faire place à des fresques sur mortier, ou à des boiseries peintes. On colorait d'un rouge vif les pinoches et les cymaises de la partie supérieure. Le sol était revêtu de mosaïques de briques polygonales alternativement blanches et noires, de plaques de verre collées avec du bitume. On ménageait sous les pavés un espace appelé *hypocauste*, dans lequel la chaleur d'un foyer extérieur, sans cesse alimenté par des esclaves, circulait pour monter ensuite verticalement par des tuyaux carrés, en terre cuite, et sortir par des bouches latérales. Ces *calorifères* étaient plus répandus que les cheminées.

On garnissait les fenêtres de treillis en lattes, de carreaux de verre ou de pierre spéculaire, encastrés dans des châssis dormants. La plupart des pièces ne recevaient

de jour que par la porte. Les chambres étaient généralement petites, les plus grandes n'ayant pas plus de trois mètres en long et en large. L'ameublement consistait en fauteuils de noyer, à dossier plein et renversé, en escabeaux à trois pieds, en armoires, coffres et cassettes, en sabliers ou clepsydres pour mesurer le temps par l'écoulement gradué du sable ou de l'eau. Il n'y avait point de portes intérieures, mais elles étaient remplacées par des tapisseries à personnages, par des portières d'étoffes près desquelles des esclaves faisaient sentinelle.

On reléguait au fond de la maison les celliers, la boulangerie, l'huilerie, l'infirmerie, les logements des esclaves.

On plaçait les greniers entre les plafonds et les toits. Une terrasse était devant la maison. Le jardin d'agrément suivait, où l'on prodiguait les pots de fleurs, les allées droites, les ifs taillés, les grottes, les statues, les fontaines, toutes choses qu'a régénérées, en les agrandissant, le siècle de Louis XIV.

Vous voyez, mesdemoiselles, que nos ancêtres avaient mêler les plaisirs de la table à ceux de l'esprit. Dans leurs festins : les mets divers, les fleurs, les parfums, les instruments... rien ne manquait... que la présence de leurs mères, de leurs femmes, de leurs filles, de leurs sœurs... mais j'aime à croire que leurs descendants ne voudraient pas du plus beau des festins si elles n'en étaient pas.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.





## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Jean Wolfgang de Goëthe naquit le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Mein. Son père, ancien jurisconsulte, s'appliqua à développer de bonne heure dans son fils les hautes facultés dont il devinait le germe.

La vocation de Goëthe pour le théâtre fut déterminée par un petit théâtre de marionnettes, que peu de temps avant de mourir, lui donna sa grand'mère. Un théâtre français établi à Francfort, la lecture de Corneille et de Racine le fortifièrent dans ce goût; il joua même plusieurs fois la tragédie avec ses frères et sa sœur. Il eut un moment l'idée d'écrire en français, mais il y renonça bientôt et Shakspeare devint son auteur favori et son modèle.

Goëthe étudia le droit à Leipzig, sous les professeurs Böhme et Gellert, et reçut le bonnet de docteur à Strasbourg.

A son retour dans sa patrie, le dessin, les sciences occultes, l'hébreu et la lecture de l'Ancien Testament, l'occupèrent tour à tour. Il publia, en 1774, le roman de Werther, qui produisit un effet prodigieux en Allemagne et lui valut l'amitié du prince héréditaire de Saxe-Weimar, lequel l'engagea à le suivre à Mayence, puis en Suisse et en Italie, et le nomma conseiller de légation et membre du conseil privé.

Goëthe est un des génies les plus remarquables de l'Allemagne, comme poète et comme prosateur. Napoléon voulut le voir, et le nomma, à Erfurt, grand'croix de la légion-d'honneur.

Ministre d'état du duc de Weimar, de 1815 à 1828, il mourut en 1832, à Weimar, à l'âge de quatre-vingt-trois ans; ses restes reposent entre ceux de son protecteur Charles-Auguste de Weimar et ceux de Schiller son ami.

Ses principaux ouvrages sont : *Werther*, *Faust*, *Götz de Berlichingen*, *Iphigénie en Tauride*, le *Tasse*, le *Comte d'Egmont*, *Hermann et Dorothee* et *Wilhelm Meister*.

Les mémoires de Goëthe sont intéressants. *Reinecke Fuchs* est une satire spirituelle et amusante. Il a aussi écrit une multitude de poésies et de ballades, qui sont très-populaires en Allemagne.

Herder, Lavater, Schiller, furent les amis de Goëthe; on ne lui connaît pas d'inclination sérieuse; seulement la gracieuse création de la Marguerite de Faust est due au souvenir d'une jeune fille de ce nom, qu'il aimait, lorsqu'il était encore presque un enfant, et qu'il n'oublia jamais.

### DAS BLÜMLEIN WUNDERSCHOEN,

LIED DES GEFANGENEN GRAFEN.

GRAF.

Ich kenn' ein Blümlein wunderschön  
Und trage darnach Verlangen;  
Ich möcht' es gerne zu suchen gehn,  
Allein ich bin gefangen.  
Die Schmerzen sind mir nicht gering;  
Denn als ich in der Freiheit ging  
Da hatt' ich es in der Nähe.

### LA PLUS BELLE DES FLEURS,

ROMANCE DU COMTE PRISONNIER.

LE COMTE.

Je sais une fleur admirablement belle, et je languis du désir de la posséder. Je pourrais bien l'aller cueillir; mais, hélas! je suis prisonnier. Mes chagrins ne sont pas légers; car, si j'étais en liberté, je l'aurais bientôt trouvée non loin d'ici.



Von diesem ringsum steilen Schloss  
Lass ich die Augen schweifen  
Und kann's von hohem Thurmgeschoss  
Mit Blicken nicht ergreifen;  
Und wer mir's vor die Augen bracht'  
Es wäre Ritter oder Knecht  
Der sollte mein Trauter bleiben.

ROSE.

Ich blühe schön und höre diess  
Hier unter deinem Gitter,  
Du meinst mich, die Rose, gewiss,  
Du edler, armer Ritter!  
Du hast gar einen hohen Sinn;  
Es herrscht die Blumen-Königin  
Gewiss auch in deinem Herzen.

GRAF.

Dein Purpur ist aller Ehren werth  
Im grünen Ueberkleide;  
Derob das Mädchen dein begehrt  
Wie Gold und edel Geschmeide.  
Dein Kranz erhöht das schönste Gesicht;  
Allein du bist das Blümchen nicht,  
Das ich im Stillen verehere.

LILIE.

Das Röslein hat gar stolzen Brauch.  
Und strebet immer nach oben;  
Doch wird ein liebes Liebchen auch  
Der Lilie Zierde loben.  
Wem's Herze schlägt in treuer Brust  
Und ist sich rein, wie ich, bewusst,  
Der hält mich wohl am höchsten.

GRAF.

Ich nenne mich zwar keusch und rein,  
Und rein von bösen Fehlen;  
Doch muss ich hier gefangen seyn  
Und muss mich einsam quälen.  
Du bist mir zwar ein schönes Bild  
Von mancher Jungfrau rein und mild;  
Doch weiss ich noch was Liebres.

NELKE.

Das mag wohl ich, die Nelke, seyn  
Hier in des Wächters Garten,  
Wie würde sonst der Alte mein  
Mit so viel Sorgen warten?  
Im schönen Kreis der Blätter Drang  
Und Wohlgeruch das Leben lang,  
Und alle tausend Farben.

GRAF.

Die Nelke soll man nicht verschmähn,  
Sie ist des Gärtners Wonne

Du haut de ce donjon escarpé, je jette au  
loin les yeux; mais tout est vain : mon regard  
ne peut rien saisir. Ah! celui-là qui pourrait  
me la mettre devant les yeux, chevalier ou simple  
écuyer, peu importe; celui-là, il serait tou-  
jours mon ami.

LA ROSE.

Je m'épanouis dans toute ma beauté sous la  
grille de ta fenêtre; et, je le devine, c'est de  
moi que tu veux parler, de moi, la Rose. Oh!  
noble et malheureux chevalier! ton esprit est  
haut et distingué, et certainement ce ne peut  
être que la reine des fleurs qui règne sur ton  
âme.

LE COMTE.

Certes ta pourpre brillant dans le vert vê-  
tement qui t'entoure, est digne de tous les hom-  
mes. La vierge désire ta beauté comme elle  
désire l'or et les riches bijoux. Une couronne de  
tes fleurs relève l'éclat du plus beau visage; et  
cependant, je dois le dire, ce n'est pas toi que  
je pleure absente de ma solitude.

LE LYS.

La petite Rose parle avec orgueil; elle a cou-  
tume de prétendre au rang le plus élevé; mais  
le Lys aussi est habitué à se voir chérir, à s'en-  
tendre vanter comme le noble ornement des  
jardins. Aux yeux de celui dans la poitrine du-  
quel bat un cœur chaste et pur, on le sait,  
c'est moi qui tiens la première place.

LE COMTE.

Je peux me vanter d'être chaste et pur, pur  
de tout mauvais sentiment; bien que je sois ici  
prisonnier, bien que condamné à souffrir dans  
la solitude. Tu m'es, beau lys, l'image vivante  
de plus d'une vierge chaste et douce; pourtant  
tu n'es pas encore la fleur que j'aime le mieux.

L'OEILLET.

Ce pourrait bien être moi, moi l'œillet, qui  
suis là dans le jardin du géolier, où l'on me  
soigne avec tant d'amour. Ma corolle n'offre-  
t-elle pas le plus riche cercle de pétales pres-  
sées; mon parfum et mes riches couleurs ne  
durent-ils pas toute la vie?

LE COMTE.

Certes l'œillet ne doit pas être dédaigné, et  
on le compte parmi les délices du jardin. Prêt



Bald muss sie in dem Lichte stehn,  
Bald schützt es sie vor Sonne;  
Doch wass den Grafen glücklich macht,  
Es ist nicht ausgesuchte Pracht :  
Es ist ein stilles Blümchen.

VEILCHEN.

Ich steh verborgen und gebückt,  
Und mag nicht gerne sprechen,  
Doch will ich, weil sich's eben schickt,  
Mein tiefes Schweigen brechen.  
Wenn ich es bin, du guter Mann,  
Wie schmerzt mir's, dass ich hinauf nicht kann  
Dir alle Gerüche senden.

GRAF.

Das gute Veilchen schätz' ich sehr;  
Es ist sogar bescheiden  
Und duftet so schön; doch brauch ich mehr  
In meinem herben Leiden,  
Ich will es auch nur eingestehn;  
Auf diesen dürrn Felsenhöhn  
Ist's Liebchen nicht zu finden.

Doch wandelt unten, an dem Bach,  
Das treuste Weib der Erde,  
Und seufzet leise manches Ach,  
Bis ich erlöset werde.  
Wenn sie ein blaues Blümchen bricht,  
Und immer sagt : Vergiss mein nicht!  
So fühl' ich's in der Ferne.

Ja in der Ferne fühlt sich die Macht,  
Wenn zwei sich redlich lieben;  
Drum bin ich in des Kerkers Nacht,  
Auch noch lebendig geblieben.  
Und wenn mir fast das Herze bricht  
So ruf ich nur : Vergiss mein nicht !  
Da komm' ich wieder in's Leben.

GOETHE.

à s'épanouir, bientôt il brillera à la lumière du jour; bientôt son éclat paraîtra radieux devant le soleil; mais ce n'est pas l'œillet qui fait la joie du comte, ce n'est pas sa pompe que le prisonnier a choisie : la fleur qu'il aime est une plus humble fleur.

LA VIOLETTE.

Je vis modeste, cachée, et parler de moi ne me convient guère; mais puisque chacun parle, à mon tour je romprai mon profond silence. Si c'est moi dont tu veux parler, bon chevalier, sache-le bien, je souffre durement de ne pouvoir, comme je le voudrais, envoyer vers toi, là haut, tous mes parfums.

LE COMTE.

J'estime fort l'excellente violette, et pour sa modestie et pour son doux parfum; cependant, ce n'est pas elle qui est la passion de mon cœur, il me faut l'avouer; et je dois vous le confesser à toutes; sur ces roches escarpées on ne peut pas la trouver, ma fleur bien aimée.

Mais là-bas, près du ruisseau, vit la plus fidèle épouse; et son cœur s'exhalera en soupirs jusqu'à ce que je sois délivré. Au bord de ce ruisseau se trouve ma fleur chérie; et lorsqu'elle la cueille en disant fidèlement : « *Ne m'oubliez pas!* » j'entends ces douces paroles, malgré la distance.

Oui, lorsque deux âmes s'aiment loyalement, l'amour leur donne le pouvoir d'effacer la distance. Le sentiment de la fidélité de celle qui m'est chère m'a seul donné la force de vivre dans la nuit des cachots; et lorsque je sens mon cœur prêt à se briser, rappelant toutes mes forces dans un effort suprême, je crie : « *Ne m'oubliez pas!* » Et aussitôt je me sens revenir à la vie (1).

M<sup>me</sup> PAULINE ROLAND.



(1) Le *Myosotis* ou *Ne m'oubliez pas* (en allemand *Vergiss mein nicht*) est chez nos voisins d'au delà du Rhin la fleur emblématique de l'amour fidèle. Une touchante légende se rattache à ce gracieux symbole. Les Allemands racontent qu'un jour deux fiancés se promenant au bord d'un torrent, la jeune fille désira une de ces frêles plantes bleues qu'elle voyait flotter sur les ondes. Le fiancé s'élance pour la saisir. Bientôt, dominé par le torrent, il jette à son amie restée sur la rive les pâles *myosotis*, en lui criant *Vergiss mein nicht!* (*ne m'oubliez pas!*), et disparaît sous les flots.



## HENRIETTE

ou

### LES VERS ANONYMES.

#### PERSONNAGES.

MADAME RADÈCHE, vieille coquette.

HENRIETTE, sa demoiselle de compagnie.

M. ALFRED DE LUSSAN.

MADemoisELLE CÉSARINE DE RÉVEL.

MADemoisELLE ANNA.

UN DOMESTIQUE.

*La scène se passe aux eaux du Mont-d'Or, dans un hôtel, chez madame Radèche.*

Le théâtre représente un salon.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED DE LUSSAN, M<sup>me</sup> RADÈCHE.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Comment, monsieur, vous voulez m'enlever ma demoiselle de compagnie ?

ALFRED. Vous me pardonnerez, madame, quand vous saurez que depuis longtemps j'ai le bonheur de connaître et d'apprécier mademoiselle Henriette. Il y a trois ans, avant qu'elle ne fût orpheline, je l'ai vue dans sa famille; et maintenant, à la suite d'un long voyage, combien je m'applaudis de la retrouver ici, aux eaux du Mont-d'Or, près de vous ! Jamais elle ne m'a paru si charmante.

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *minaudant*. Ah ! monsieur ! le propos n'est pas galant ; vous oubliez qu'on nous voit toujours ensemble ; voudriez-vous dire que la comparaison est entièrement à son avantage ?

ALFRED. A Dieu ne plaise, madame, que je méconnaisse des grâces qui sont en possession de plaire depuis si longtemps !

M<sup>me</sup> RADÈCHE. A la bonne heure !

ALFRED, *à part*. La vieille folle ! (*Haut.*)

La réputation de madame Radèche est trop solidement établie !...

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *modestement*. Monsieur !

ALFRED. Mais enfin, vous le savez, madame, ce n'est pas toujours la raison la plus judicieuse qui décide de nos sentiments, et je me sens entraîné vers mademoiselle Henriette par un penchant irrésistible.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Oui, nous connaissons ces penchants-là, pour les avoir inspirés... Au reste, vous savez que ma jeune amie n'est pas riche ; c'est un des motifs qui l'ont décidée à entrer chez moi comme lectrice et demoiselle de compagnie.

ALFRED. Que m'importe, madame ? Dieu merci, ma fortune me permet d'enrichir celle que j'aime ; mes travaux d'ingénieur occupent une grande partie de mon temps ; les beaux-arts en prennent une autre ; et malgré cela, j'ai encore des moments d'ennui, de vide, qui ne peuvent être comblés que par la présence d'une femme ; aussi étais-je venu au Mont-d'Or avec l'intention de me marier.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Et vous aviez d'abord adressé vos hommages à la fille de madame de Rével, notre voisine d'hôtel, mademoiselle Césarine, jolie personne, quoique majeure, riche, aimable, spirituelle...

ALFRED. Mais alors je n'avais pas revu mademoiselle Henriette ; et, je l'avoue, sa douceur, sa modestie, sa bonté, le charme de sa conversation, enfin toutes les qualités d'un caractère sûr et d'un esprit élevé, la rendent sans rivale à mes yeux.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Dieu me préserve de vous



démentir! Entre nous, cependant, j'ai beaucoup à me plaindre d'elle.

ALFRED. Se peut-il?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Elle n'a pas assez d'attentions pour moi.

ALFRED. Eh quoi? manquerait-elle aux devoirs essentiels?...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Oh! je ne parle pas de cela! J'ai toujours son bras à la promenade, ou sa compagnie au salon; elle me fait des lectures charmantes; elle récite les vers avec un goût, une perfection!... comme si c'était elle qui les eût composés.

ALFRED. Eh bien, que lui reprochez-vous?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Hélas! monsieur, elle met de la négligence à m'avertir des nouvelles modes... un point si essentiel! Croiriez-vous qu'elle ne me dit jamais si mes chapeaux vont bien à l'air de ma figure? Le rose, par exemple... impossible d'obtenir d'elle un compliment sur l'effet du rose.

ALFRED. Je conçois que c'est fâcheux.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Jalousie, monsieur, pure jalousie!... ces petites filles, elles s'imaginent que tous les regards doivent être pour elles!

ALFRED. Quel préjugé!

M<sup>me</sup> RADÈCHE. On les élève si mal aujourd'hui. Hélas! on leur inspire l'envie de plaire, oui, monsieur, de plaire avant l'âge où nous plaisons naturellement. (*Elle minaude devant son miroir.*)

ALFRED. Je n'entreprendrai pas de vous contredire.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ce que j'en dis, mon cher monsieur, n'est pas pour vous détourner de votre dessein; épousez-la, vous ferez en même temps son bonheur et le votre. Quant à moi, j'ai déjà en vue une autre demoiselle de compagnie, mademoiselle Véronique; affreusement laide, tant mieux; elle ne s'occupera que de moi, et du moins on ne me l'enlèvera pas. J'irai la voir aujourd'hui même, et vous m'accompagnerez; c'est à deux pas du Cours où se réunit la belle société des

eaux. (*Mystérieusement.*) Nous saurons en même temps les nouvelles, et quelles sont les victimes de la journée.

ALFRED. Que voulez-vous dire?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Comment? vous ignorez ce que nous appelons les victimes? Est-ce que vous n'avez pas entendu parler des épigrammes qui, depuis près d'un mois, circulent dans notre cercle de baigneurs?

ALFRED. En effet, j'en ai quelque idée.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Tous les jours, monsieur, des petits papiers roses, apportés on ne sait par qui, ni comment, se trouvent tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ou même dans des endroits publics; ce sont des phrases piquantes, des vers ou des couplets, tracés par une main inconnue, d'une écriture évidemment déguisée, et qui drapent tantôt celui-ci, tantôt celui-là... c'est très-amusant.

ALFRED. Amusant... mais les victimes?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Les victimes se plaignent, et ce n'est pas le moins comique; leurs ridicules sont si bien saisis, que leurs doléances même nous font mourir de rire. Notez bien qu'on ne sait à qui s'en prendre, et que ceux qu'on accusait hier sont eux-mêmes attaqués aujourd'hui: chacun son tour... on ne ménage personne.

ALFRED. Excepté vous, je suppose.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Oh! je ne parle que des gens qui prêtent à la plaisanterie; cela ne me regarde pas, Dieu merci, ni même votre chère Henriette... Eh! tenez, la voici.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, HENRIETTE, *entrant par la droite.*

HENRIETTE. Me voilà prête, madame; c'est l'heure de votre promenade habituelle, et je viens... (*Apercevant Alfred.*) Ah! monsieur... excusez-moi.

ALFRED. Vous êtes étonnée, mademoiselle, de me voir encore dans cette maison?... En effet, mes visites journalières peuvent donner lieu à quelques conjec-



tures, et j'aime à supposer que vous en avez déjà deviné l'objet?

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *bas à Alfred*. Comment voulez-vous qu'elle l'ait deviné?... Quand je suis là, peut-elle se douter que c'est elle qui vous attire?

ALFRED, *à Henriette*. Lorsque vous êtes entrée, mademoiselle, je causais avec madame d'un sujet bien intéressant.... de vous.

HENRIETTE. De moi! monsieur...

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *à part*. Qu'est-ce que je disais? Elle tombe des nues!

ALFRED. J'ai confié à madame les sentiments que m'ont inspirés tant de qualités aimables; elle voudra bien se charger de vous apprendre à quelles résolutions je me suis arrêté... quels vœux, du moins, j'ose former...

HENRIETTE. Monsieur!...

ALFRED. Ah! je serais bien heureux si vous daigniez m'accorder une réponse favorable.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. C'est bon, c'est bon, nous verrons cela! Restez ici, petite; je n'ai pas besoin de vous aujourd'hui; monsieur me conduira à la promenade; nous avons encore à causer ensemble, et à recueillir les anecdotes du jour. Je vous parlerai tantôt à cœur ouvert; car je vous aime, mon enfant, et votre bonheur est le plus cher de mes vœux.

HENRIETTE. Ah! madame, que de bontés! Croyez-moi, je ne suis pas ingrate, je vous regarde comme une mère.

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *brusquement*. Et pourquoi pas comme une grand-mère? Allons, c'est bien!

ALFRED, *à madame Radèche en lui montrant Henriette*. Ah! madame, n'est-elle pas charmante?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Eh oui, sans doute, elle est charmante... (*À part*.) Mais enfin, elle n'est pas la seule... Ah! que les hommes sont parfois aveugles! (*Se regardant au miroir pour arranger son chapeau*) Décidément le ponceau va très-bien aux bru-

nes. Allons, monsieur, donnez-moi le bras... (*À Henriette*.) Au revoir, petite.

ALFRED, *à Henriette*. Mademoiselle, mon bonheur est entre vos mains.

HENRIETTE, *émue*. Monsieur Alfred!...

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *se retournant*. Eh bien! monsieur, je vous attends!

ALFRED, *se précipitant vers elle*. Me voilà, madame, me voilà! (*Il lui donne le bras et sort avec elle.*)

### SCÈNE III.

HENRIETTE, *seule*.

Ai-je bien compris, mon Dieu?... Oh! oui... ses regards expressifs, ses demi-mots éloquentes, tout me dit qu'il ne m'avait pas oubliée, qu'il m'aime, qu'il veut me prendre pour femme!... lui! un homme si distingué, dont le mérite est si reconnu, avoir songé à moi, pauvre orpheline!... m'avoir préférée à tant d'autres plus belles, plus aimables, plus riches... à mademoiselle Césarine de Rével, à qui d'abord il adressait ses hommages! Elle s'est bien aperçue de son changement; elle qui demeure dans le même hôtel, sur le même palier que nous, car cette cloison seule nous sépare. Elle le voit venir ici tous les jours; je crains qu'elle ne soit jalouse; ses regards me l'ont fait comprendre: pauvre Césarine!... je la plains! mais si elle avait encore le pouvoir de détruire les sentiments favorables que M. Alfred a conçus pour moi; si elle l'essayait seulement!... ah!... je ne sais, mais je la redoute; car je n'ose pas croire que j'aie mérité mon bonheur. Ah! si ma pauvre mère vivait, elle qui, dans son amour, me trouvait si parfaite, elle me rassurerait peut-être... (*On frappe à la porte du fond.*) Quelqu'un... ah! tant pis!... j'étais si contente d'être seule pour me recueillir dans ma joie...

UNE VOIX, *en dehors*. Henriette! Henriette!

HENRIETTE. Eh mais, c'est ma chère Anna!... mon écolière... (*Elle va ouvrir.*)



SCÈNE IV.

HENRIETTE, ANNA.

ANNA. Bonjour, ma bonne Henriette.  
(*Elle l'embrasse.*) Tu es seule?

HENRIETTE. Comme tu vois ! Mais je ne t'attendais pas si matin.

ANNA. Je sais bien que ce n'est pas encore l'heure de ma leçon ; d'ordinaire, nous attendons le moment où madame Radèche est endormie ; mais tout à l'heure je l'ai vue sortir sans toi, et me voilà. Car je n'ai pas de temps à perdre pour devenir savante ; et de ton côté, tu es bonne, si obligeante, que tu veux bien tous les jours consacrer une heure ou deux à m'instruire... en grand secret, par exemple.

HENRIETTE. Il le faut bien, pauvre amie !

ANNA. Si l'on savait que je ne suis qu'une ignorante, à dix-sept ans bientôt, comme on se moquerait de moi ! et pourtant ce n'est pas ma faute.

HENRIETTE. Oh ! non, certes ; ton oncle, ton tuteur, au lieu d'employer tes revenus à ton éducation, n'a pas eu honte de les dépenser...

ANNA, regardant autour d'elle. Chut !... il ne faut pas que personne puisse se douter...

HENRIETTE. C'est juste ! parlons bas... dans un hôtel garni, les murs ont des oreilles.

ANNA. Ma tante dit que si la conduite de mon tuteur était connue, sa mémoire serait déshonorée...

HENRIETTE. Elle a raison.

ANNA. Et mon cousin le lieutenant, qui va arriver d'Algérie pour me faire la cour pendant son congé ! que j'ai peur de paraître sotte devant lui ! car il m'a quittée quand j'avais six ans ; à cet âge-là, j'étais aussi instruite que les autres enfants de mon âge ; mais depuis, j'ai eu si peu de maîtres ! Heureusement je ne parle jamais dans le monde, je n'écris jamais ; il n'y a que ma tante et toi qui sachiez où j'en suis... Du reste, avec une maîtresse comme toi, je rattrapperai le temps perdu. Et dire

que tu ne veux rien recevoir pour cela !

HENRIETTE. Par exemple ! ne sommes-nous pas amies ? À quoi donc servirait l'amitié, si ce n'était à s'obliger mutuellement.

ANNA. Bonne Henriette !

HENRIETTE, prenant des livres dans une armoire. Voyons, mettons-nous à notre leçon d'histoire de France ; puis nous réciterons ensemble quelques-uns de ces beaux vers...

ANNA. Que j'estropie si bien... te rappelles-tu ? (*Déclamant.*)

Celui qui met un frein à la fureur des flots,

HENRIETTE, riant.

Sait aussi de tous les méchants arrêter les affreux  
[complots.

ANNA, riant. Après tout, c'est peut-être heureux que je m'en tire si mal... tu pourrais me justifier si l'on m'accusait.

HENRIETTE. T'accuser ! de quoi ?

ANNA. D'être l'auteur de ces chansons, de ces vers anonymes qui se répandent partout, absolument comme s'il en pleuvait ! Tiens... encore un quatrain, comme tu appelles cela, je crois, quatre vers trouvés hier au soir dans le salon de réunion, sur le piano ! Cette fois-ci il est question de Laure et de Blanche, les deux filles de la dame du second... Lis toi-même.

HENRIETTE, après avoir lu. Est-il possible !

ANNA. Je ne peux pas m'empêcher de rire...

HENRIETTE. Et tu as tort. S'attaquer à des ridicules qui peuvent se corriger, c'est déjà mal ; mais à des défauts physiques, c'est inexcusable ! Quel abus de l'esprit ! Mais qui donc peut se permettre des plaisanteries si cruelles ?

ANNA. Connaissais-tu cette écriture ?

HENRIETTE. Mon Dieu, non ; cependant... attends... J'ai trouvé dernièrement au fond du tiroir d'un secrétaire qui a été plusieurs fois changé de chambre, le manuscrit d'un petit poème, bien innocent du reste, une ode à la lune. (*Tirant*



un papier de sa poche.) Voilà ces vers, ils commencent ainsi :

(Lisant.)

Astre d'argent, toi dont le front scintille  
Comme un diamant dans la nuit,  
Douce compagne à qui la jeune fille  
Fait ses confidences sans bruit...

Tu le vois, l'écriture est pareille à celle que tu viens de me montrer ; une écriture contrefaite sans doute ; eh bien, je n'ai jamais pu savoir de qui étaient ces vers-là !

ANNA. Oui, oui, je me le rappelle... ils étaient dans le journal du département, on les a attribués successivement à plusieurs personnes ; toutes s'en sont défendues ; et cette fois pourtant, la véritable auteur du poème aurait pu se nommer ; car il n'y avait pas de mal à l'avoir composé.

HENRIETTE. Aussi sommes-nous toujours dans la même perplexité. Voyons... ta leçon !... Non, cachons ces livres... c'est madame Radèche ! (Elle remet les livres dans l'armoire et les vers dans sa poche.)

#### SCÈNE V.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> RADÈCHE.

M<sup>me</sup> RADÈCHE, arrivant en riant et sans voir Anna. Ah ! ah ! ah ! c'est curieux ! c'est vraiment joli... ah ! ah !

ANNA, à part. Qu'a-t-elle donc ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Oh ! le petit démon ! le charmant luin ! c'est une excellente épigramme ! Ah ! ma chère Henriette, vous allez rire avec moi ! Figurez-vous qu'en sortant d'ici, je suis allée au petit pavillon, à l'autre bout du Cours, à la place où nous nous asseyons ordinairement pour passer en revue nos belles promeneuses ; qu'est-ce que j'ai trouvé à côté de ma chaise ? encore un couplet, une pièce de vers...

HENRIETTE. Se peut-il ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE, dépliant un papier. Oui, une chanson !... Et sur qui, cette fois ? devinez !..

HENRIETTE. Mais je ne sais.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Sur cette petite Anna... (Elle se retourne et aperçoit Anna.)

Hein ! ah !... c'est vous ? (Elle reploie son papier.)

ANNA. Bonjour, madame... Pardon, vous disiez ?...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Moi ?.. est-ce que j'ai dit quelque chose ?

ANNA. Vous parliez d'une épigramme...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ah ! oui... sur... sur des amies...

ANNA. Ah ! je sais... Laure... Blanche... pauvres filles ! comme on les arrange !

M<sup>me</sup> RADÈCHE, à part. Et elle donc ! si elle croit qu'on la ménage !

ANNA. J'étais venue faire une petite visite à Henriette ; mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps. (Saluant.) Madame... (Bas à Henriette.) Je reviendrai ce soir dans ta chambre comme à l'ordinaire, pour ma leçon d'histoire de France. Chut ! (Elle sort.)

#### SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> RADÈCHE, HENRIETTE.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ouf ! il me tardait qu'elle fût partie !

HENRIETTE. Pourquoi donc cela ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Parce que c'est d'elle qu'il s'agit.

HENRIETTE. D'elle ! comment ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Eh oui ! d'Anna... Anne, comme dit la chanson !... Ah ! ah ! elle est bien nommée !... il paraît que la pauvre enfant est d'une ignorance crasse.

HENRIETTE. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui vous a dit cela ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. C'est la chanson qui le dit... C'est très-comique ! Pauvre Anna ! moi qui ne la savais pas ici, et qui ai failli lui chanter cela au nez !... car je sais l'air :

Air de Turenne ou de la Colonne.

(Elle chante.)

Sans rien savoir, parlant à l'aventure,  
Anne peut confondre parfois  
Les trois règnes de la nature  
Et les trois races de nos rois ;  
Car elle compte jusqu'à trois.

(Riant.) Ah ! ah ! ah !



HENRIETTE. Madame!

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Attendez :

(Continuant.)

Si du savoir elle n'a pas l'organe,  
Les arts du moins témoignent de son goût,  
Et pour la musique surtout  
Rien ne vaut les oreilles d'Anne.

(Riant.) Ah! ah! ah!

HENRIETTE. Mais, c'est affreux de se moquer ainsi.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Au contraire, c'est très-amusant! toutes nos connaissances y passeront... victimes sur victimes! Les oreilles d'âne! ah! ah! ah!

HENRIETTE, à part. Comment a-t-on pu savoir?...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ce n'est pas tout! une fois mis en train, on en a tant dit sur cette pauvre Anna! on fait courir des bruits... je ne sais d'où ils viennent... on lui prête des mots si drôles! Par exemple, dernièrement, elle était souffrante... ah! ah! ah! on lui recommande un médecin: « Prenez, lui dit-on, un homœopathe. — Non, répond-elle, j'ai déjà un nommé Lisfranc. » Comprenez-vous? ah! ah! elle a cru qu'on lui proposait un nommé Hopathe... ah! ah! ah!

Notre magot prit, pour ce coup,  
Le nom d'un port pour un nom d'homme,

comme dit ce bon la Fontaine.

HENRIETTE. Ah! mon Dieu!

M<sup>me</sup> RADÈCHE. C'est elle aussi qui disait l'autre jour qu'elle voudrait avoir un ameublement en bois de palissade!... pour palissandre... ah! ah! ah!

HENRIETTE. C'est faux, madame, j'en suis sûre.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Bon! qu'est-ce que cela fait? vrai ou faux, on rit toujours.

HENRIETTE. Mais savez-vous que c'est terrible? Cette chère Anna, la voilà la fable du pays maintenant! et le ridicule est mortel.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Mon Dieu! je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas notre faute;

qu'on s'en prenne à l'auteur de la chanson.

HENRIETTE. Eh! comment le connaître?  
(On entend une voix en dehors.) Quelqu'un! Ah! je vous en prie, madame, taisons-nous. (La porte s'ouvre.)

UN DOMESTIQUE, annonçant. Mademoiselle de Rével!

HENRIETTE. Césarine!

## SCÈNE VII.

### LES MEMES, CÉSARINE.

M<sup>me</sup> RADÈCHE, embrassant Césarine. Bonjour, ma belle. Eh bien, vous voilà donc toute seule, en voisine?

CÉSARINE. Ma mère est un peu souffrante, c'est pour cela qu'elle n'est pas venue vous voir ces jours derniers; elle m'a chargée de m'informer de vos nouvelles; c'est une commission que j'ai acceptée avec joie, car elle me procure aussi le plaisir d'embrasser votre charmante Henriette. (A Henriette.) Voulez-vous bien permettre, ma chère?...

HENRIETTE, avec contrainte. Mademoiselle... (Elles s'embrassent.)

CÉSARINE. A propos! j'ai des compliments à vous faire... le bruit se répand... j'aime à le croire exact... que M. Alfred de Lussan vous rechercherait en mariage. Soyez sûre que je prends une vive part à ce bonheur... inespéré.

HENRIETTE. Mais...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Inespéré, en effet.

CÉSARINE. On sait, du reste, et je puis bien le dire, on sait que ce jeune homme avait d'abord d'autres vues... mais ma mère est si singulière! elle rêve pour moi des partis magnifiques, princiers!... (Riant.) Vous verrez qu'en attendant elle me fera rester fille... En! mon Dieu! n'est-ce pas l'état le plus heureux?

HENRIETTE, à part. Son rire n'est pas naturel.

CÉSARINE, avec affectation. En attendant, je suis contente, bien contente en



vérité, que le choix de ce jeune homme soit tombé sur une amie !

HENRIETTE. Mademoiselle... (*A part.*) Est-elle sincère ?

CÉSARINE. Serait-ce cette nouvelle, mesdames, qui vous rendait si joyeuses quand je suis entrée ? J'ai entendu des éclats de rire...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. C'est moi qui riais... de ce qui se passe... c'est du dernier bouffon...

CÉSARINE. Vraiment ? Mais que se passe-t-il donc ? car moi je ne sais rien.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Il s'agit de ces épigrammes si piquantes, si gaies, qui circulent sous le voile de l'anonyme...

CÉSARINE. Ah ! oui... on m'a parlé de cela.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Des vers charmants ! ravissant ! impayables !

CÉSARINE. Vous trouvez ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Oui, charmants ! et voilà mademoiselle Henriette qui ne veut pas en rire franchement avec moi.

CÉSARINE. Et pourquoi ?

HENRIETTE. Ah ! mademoiselle ! peut-on rire de ce qui fait tant de peine à d'autres ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE, à Césarine. Tenez, voyez ceci... (*Elle lui donne le papier.*)

HENRIETTE, bas à M<sup>me</sup> Radèche. Madame...

M<sup>me</sup> RADÈCHE, à Henriette. Laissez donc... (*A Césarine.*) Les oreilles d'âne ! n'est-ce pas divertissant ? Pauvre demoiselle Anna !

HENRIETTE, à part. Je suis au supplice.

CÉSARINE, lisant le papier. Oui... c'est fort drôle... (*Retournant le papier.*) Eh ! mais, ce n'est pas tout... il y a une autre chanson derrière.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Bah ! encore une ? Je ne l'ai pas vue... donnez donc vite.

CÉSARINE. Je ne sais ce que c'est.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Nous allons voir ; je vais vous lire cela ; oui... un couplet... sur le

même air... l'air de *Turenne* ou de la *Colonne*... Je vais vous le chanter...

(*Elle chante.*)

Voulant plaire en dépit de l'âge,  
Le matin prenant son miroir  
Pour se composer un visage  
Qui se décompose le soir,

Ah ! ah ! parfait ! Qui ça peut-il être ?

(*Reprenant.*)

Qui se décompose le soir,  
Quand ses cheveux passent du blanc au noir,

Ah ! ah ! ah ! par la teinture !...

Se vengeant par un air revêché  
Des mécomptes de sa beauté...  
Chacun dans ce portrait flatté  
Reconnait madame...

Radèche ! Quelle horreur ! madame Radèche ! c'est écrit !... M'outrager ainsi, moi ! c'est affreux ! c'est abominable !...

HENRIETTE. Eh quoi ? madame, c'est vous qui, à votre tour...

M<sup>me</sup> RADÈCHE, furieuse. Comment, ma figure se décompose ! Comment, mes cheveux passent du blanc au noir ! Comment, je suis revêché !... mauvais plaisant ! c'est pour la rime... Et quels vers joyables ! exécrables ! j'en ferais autant si je voulais... Non, on n'a pas l'idée d'une pareille insolence ; la société tout entière est outragée dans ma personne ; je demanderai justice, je ferai un procès en diffamation !

CÉSARINE. C'est cela !... mais à qui ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. A tout le monde !

CÉSARINE. Mais enfin, qui soupçonnez-vous ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Que sais-je ? voilà un temps infini que nous cherchons sans trouver...

CÉSARINE. Il faut rassembler les indices. (*Elle prend M<sup>me</sup> Radèche à part, pendant que Henriette s'est assise devant la table ; d'un ton insidieux et appuyant sur les mots.*) A votre place, moi, j'examinerais quelles sont les personnes qui m'approchent d'assez près pour être initiées à tous mes petits secrets... de toilette, quelles sont celles qui sont à même de m'observer... Je



noterais l'endroit où j'ai trouvé ces vers si injurieux... et, enfin, je me demanderais qui est capable de les avoir composés.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ah ! mon Dieu ! est-ce que vous accuseriez?...

CÉSARINE. Chut ! Je n'accuse personne ; mais, comme vous le disiez tout à l'heure, on peut soupçonner tout le monde.

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *jetant un coup d'œil sur Henriette*. Tout le monde ?

CÉSARINE. Sans exception. (*Haut.*) Al-lons, consolez-vous, chère madame ; vous voyez que vous avez des amies qui prennent part à tout ce qui vous arrive. Je vais auprès de cette pauvre Anna pour la consoler aussi. Chère enfant ! j'en pleurerai, je crois, tant je m'intéresse à ses chagrins !

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Vous avez si bon cœur !

CÉSARINE. Adieu, mademoiselle Henriette ; je vous renouvelle mes compliments sur votre prochain mariage.

(*Henriette se lève et la salue. Césarine sort.*)

#### SCÈNE VIII.

M<sup>me</sup> RADÈCHE, HENRIETTE.

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *à part*. Quel trait de lumière ! (*Haut, à Henriette.*) Regardez-moi, mademoiselle, regardez-moi bien en face.

HENRIETTE. Madame !...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Quelles sont les personnes qui m'approchent, qui m'observent, et qui surprennent perfidement tous mes secrets ?

HENRIETTE. Comment ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ces vers, où les ai-je trouvés ? A votre place, mademoiselle, sur votre chaise.

HENRIETTE. O mon Dieu ! vous pourriez croire !...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Enfin, qu'est-ce qui est capable de les composer, si ce n'est la personne si instruite, dont le bel esprit est sans cesse occupé de poésie ?

HENRIETTE. Ah ! madame !... mais c'est affreux !

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Oui, c'est affreux ; avec cet air de candeur, de bonté, et cette manière de s'apitoyer sur les victimes... qui songerait à l'accuser ? Mais j'y vois clair, enfin !...

HENRIETTE. Madame, je vous proteste...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Allez, c'est abominable ! Oser dire que je suis coquette, moi qui n'ai pas les moindres prétentions !... Parler de mon âge ! Avez-vous vu mon acte de naissance ? Dieu merci, il n'est pas écrit sur ma figure. Enfin, m'appeler revêche ! moi qui suis la douceur même, un mouton, un vrai mouton...

HENRIETTE. Mais, madame...

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *furieuse*. Ne m'irritez pas !... Je ne sais pas de quoi je serais capable !...

HENRIETTE. Ah ! mon Dieu, que lui dire ?... (*Le domestique entre.*)

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE. Deux lettres pour mademoiselle Henriette.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Donnez. (*Elle prend les lettres ; le domestique sort.*) Encore quelque preuve, peut-être... voyons.

HENRIETTE. Mais, madame...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. J'ai le droit de lire ces lettres, mademoiselle ; n'êtes-vous pas sous ma surveillance ? (*Ouvrant une lettre.*) Ah ! celle-ci est de mademoiselle Laure.

HENRIETTE. De Laure !

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Qu'est-ce que je disais ? Elle vous accuse d'être l'auteur de toutes les épigrammes qui ont couru sur son compte... (*Ouvrant l'autre lettre.*) Celle-ci est de Blanche.

HENRIETTE. Elle m'accuse aussi ?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. C'est un chœur de reproches. Vous voilà convaincue, et nous savons maintenant à quoi nous en tenir.

HENRIETTE. Mais pas du tout, madame ; je veux absolument remonter à la source de ces accusations ; je veux connaître l'ennemi qui dirige tous les soupçons contre moi.



SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANNA.

ANNA, *toute éplorée*. Henriette!.... où est-elle? Ah! c'est abominable!

HENRIETTE. Qu'est-ce donc?

ANNA. Une amie, une amie intime se conduire ainsi! Aurais-je jamais pu le croire! Me trahir, moi!

HENRIETTE. Te trahir!

ANNA. Soutiendrez-vous que vous n'êtes pas l'auteur de ce couplet où je suis tournée en ridicule?

HENRIETTE. Encore?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. La plainte est universelle.

HENRIETTE. Toi aussi, Anna, tu m'accuses!

ANNA. Est-ce que vous n'étiez pas la seule dans ma confidence? Qu'est-ce qui connaît mon ignorance, si ce n'est vous? Vous seule possédiez mon secret; quelle autre aurait pu le publier?

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Répondez à cela?

HENRIETTE. Ah! je m'y perds... Tout semble se réunir pour me confondre; et cependant, Anna, il est impossible que de toi-même tu aies eu l'idée de me soupçonner, moi, ta meilleure amie.

ANNA. C'est vrai; je n'aurais jamais cru cela de vous, qui vous étiez montrée si bonne, si généreuse pour moi, et si mademoiselle Césarine n'était pas venue m'éclairer...

HENRIETTE. Césarine?... c'est elle?...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Et elle a bien fait; car le masque est tombé maintenant, et nous savons à qui nous en prendre.

HENRIETTE. Ah! madame, en dépit de toutes les apparences, je vous jure que je suis innocente.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Innocente, tant qu'il vous plaira, mais en attendant... (*A Anna.*) Vous serez vengée, mon enfant; Laure et Blanche seront vengées; nous serons toutes vengées, et nous verrons si mademoiselle s'a-

musera encore à nous chançonner quand elle sera chassée de cette maison.

HENRIETTE. O mon Dieu! vous me renvoyez... vous me retirez mon seul asile!...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ne vous en prenez qu'à vous-même. Mademoiselle Véronique viendra aujourd'hui occuper votre place.

HENRIETTE. Mais, au nom du ciel!...

M<sup>me</sup> RADÈCHE.

Vous chantiez, j'en suis fort aise;  
Eh bien, dansez maintenant.

Au surplus, vous ne devez pas regretter beaucoup la société d'une personne coquette, revêche... Ah! ma figure se décompose!... ah! ma beauté trouve des mécomptes!...

HENRIETTE. Madame!...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ne m'approchez pas, ne me dites rien... petit serpent. Adieu! (*Elle rentre à droite.*)

SCÈNE X.

HENRIETTE, ANNA, ALFRED, *qui est entré par le fond pendant les derniers mots de la scène précédente.*

ALFRED. Qu'entends-je!

HENRIETTE. M. Alfred!

ALFRED. Cette colère dont je viens d'être témoin et dont vous étiez l'objet, cette colère semblerait confirmer ce que je viens d'apprendre. Serait-il possible? Quoi! vous, si bonne, si aimable, vous seriez l'auteur de ces attaques multipliées dont tout le monde se plaint?

HENRIETTE. Vous me croyez coupable? vous aussi, monsieur Alfred? Ah! c'est le dernier malheur! Fuyez-moi, à votre tour, abandonnez une infortunée dont tout le monde s'éloigne, et qui, en butte à des soupçons si odieux, ne vous paraît plus digne d'affection. (*Elle tombe accablée sur un siège.*)

ALFRED. Pardon, Henriette, pardon; je ne crois rien de pareil; je suis sûr que vous allez vous justifier.



ANNA. Se justifier! Comment le pourrait-elle ?

HENRIETTE. Hélas! tout m'accable en effet, sans que je puisse deviner d'où part le coup qui me frappe... Eh mais, si c'était... (*Se levant.*) Répondez-moi, je vous prie, monsieur Alfred; qui vous a appris les accusations portées contre moi ?

ALFRED. Mon Dieu, j'étais allé faire une visite de politesse à madame de Rével, et là, tout en vous plaignant, sa fille...

HENRIETTE. Césarine!... encore!...

ALFRED. Elle vous défendait, je dois le dire...

HENRIETTE. Oui, par des insinuations perfides, comme ici, tout à l'heure... Une ennemie...

ANNA. Au fait, une rivale!...

ALFRED. Que dites-vous ?

HENRIETTE. Chut!... cette cloison est mince, Césarine pourrait nous entendre, et même, j'y pense, si par ce moyen elle avait appris tous nos secrets... oui... c'est cela peut-être... tout s'éclaircit... Oh! ce serait indigne!... Mais alors je dois reprendre du courage... non, je ne me laisserai pas écraser sans combattre.

ALFRED. Comment? que voulez-vous faire ?

HENRIETTE. Essayer de me justifier.

ANNA. Toi? par quel moyen ?

HENRIETTE. En confondant celle qui m'accuse. Ah! si je pouvais... Elle est habile, mais elle est vaine, et la vanité fait faire tant de sottises!... Oui, j'ai mon plan. Eh mais (*allant entr'ouvrir la porte du fond*), c'est elle... la voilà... elle vient savoir sans doute si je suis bien humiliée! Oh! c'est le ciel qui me l'envoie! Vous, monsieur Alfred, restez ici, comprenez-moi à demi-mot et secondez-moi bien... Toi, Anna, dans ce cabinet, d'où tu pourras nous entendre...

ANNA. Mais...

HENRIETTE. Va vite; j'espère te prouver que je suis encore digne de ton

amitié. (*Elle fait entrer Anna à droite. A Alfred.*) Vous allez voir.

### SCÈNE XI.

ALFRED, HENRIETTE, CÉSARINE.

CÉSARINE, *à part*. Il est ici! Sans doute pour une rupture. (*Allant vers Henriette.*) Eh, mon Dieu! mademoiselle, qu'est-ce que l'on vient de nous dire? C'est une calomnie, n'est-ce pas? (*Feignant la surprise.*) Ah! monsieur Alfred, je ne vous savais pas là...

HENRIETTE. Monsieur était venu pour m'avertir des bruits qui courent sur mon compte, et il avait la bonté de me faire quelques compliments.

CÉSARINE, *étonnée*. Des compliments!...

HENRIETTE. Que je suis loin de mériter. Croiriez-vous, ma chère, qu'il veut bien m'attribuer toutes les méchancetés rimées qui courent le pays depuis quelque temps, et qu'il me fait honneur de ces vers qu'il trouve très-jolis?

CÉSARINE. Comment, il les trouve très-jolis ?

ALFRED, *à part*. Je comprends. (*Haut.*) En effet, j'admire cet heureux mélange d'esprit et de verve, cet à-propos si piquant, ces fines et incisives railleries...

HENRIETTE, *bas à Alfred*. C'est cela, continuez.

CÉSARINE. Je n'en reviens pas! Quoi, sérieusement, monsieur approuve des médisances...

ALFRED. Qui ne peuvent partir que d'un esprit vraiment supérieur.

CÉSARINE. Oh! vous me... (*Se reprenant.*) Vous flattez mademoiselle.

ALFRED. Point du tout.

HENRIETTE. Convenez-en; vous me flattez; l'esprit méchant n'est-il pas le plus facile de tous ?

ALFRED. Pardon, il n'est pas facile de bien saisir les ridicules; il faut pour cela un tact, une justesse dont peu de personnes sont capables.

CÉSARINE, *à part*. Le voilà enthousiaste.



siasmé pour elle, à présent? (*Haut.*) Pardonnez-moi ma surprise, monsieur; comment, vous justifiez ces attaques au moment même où tout le monde s'en plaint?...

ALFRED. Si l'on s'en plaint, c'est qu'elles sont fondées. Nous avons un vieux proverbe qui reçoit ici son application : *Il n'y a que la vérité qui offense*. Et pourquoi, je vous prie, ménage-t-on des travers qui ne sont que trop souvent encouragés par le silence d'une société indulgente? Drapons sans pitié le ridicule; car, ainsi que l'a dit le poète :

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

HENRIETTE, *bas à Alfred*. A merveille!

CÉSARINE, *à part*. C'est qu'il la défend avec une chaleur!

ALFRED, *à Henriette*. Ainsi, mademoiselle, j'admire déjà votre beauté, toutes les grâces de votre personne; et maintenant votre esprit complète l'idéal que je m'étais formé.

CÉSARINE, *à part*. Décidément il en est fou... j'ai fait là un beau chef-d'œuvre.

HENRIETTE. Non, monsieur Alfred, je ne saurais accepter vos compliments. Vous êtes un peu artiste, et les artistes aiment assez tout ce qui est piquant, tout ce qui est railleur... mais, en vérité, je ne peux avouer les couplets et les épigrammes que vous m'attribuez.

CÉSARINE. Au fait, rien ne prouve que cette chère Henriette en soit capable; et puisqu'elle le nie, moi je suis d'avis qu'il faut la croire sur parole.

ALFRED. Non, non, mademoiselle, sa modestie a beau s'en défendre.

CÉSARINE, *à part*. Est-il entêté!

ALFRED, *à Césarine*. Je suis persuadé que nous avons devant nous le poète anonyme, comme vous-même vous en étiez persuadée tout à l'heure.

HENRIETTE. Eh bien, pour ne pas vous démentir entièrement...

CÉSARINE, *à part*. Est-ce qu'elle va en

convenir maintenant? Par exemple, ce serait fort!

HENRIETTE. Je veux bien me reconnaître l'auteur d'une petite pièce de vers fort inoffensive, celle-là, c'est une ode à la lune qui a été imprimée dans un journal.

CÉSARINE. Vous dites, une ode?...

HENRIETTE. A la lune; vous ne l'avez pas lue peut-être?

CÉSARINE. Moi? Non... si fait... oui... je ne sais... (*A part.*) Voilà qui est curieux!

HENRIETTE. Cette pièce de vers commence ainsi :

(*Elle récite.*)

Astre d'argent, toi dont le front scintille  
Comme un diamant dans la nuit...

ALFRED. Brava!

CÉSARINE, *à part*. S'en faire honneur! quelle impudence!

HENRIETTE, *continuant*.

Douce compagne à qui la jeune fille  
Fait ses confidences sans bruit...

ALFRED. Bravissima! charmant! ravissant! Quel talent enchanteur!

CÉSARINE, *à part*. Oh! je n'y tiens plus.

HENRIETTE, *à part*. Voilà l'amour-propre d'auteur qui opère.

CÉSARINE. Eh quoi! mademoiselle, vous prétendez que ces vers sont de vous?

HENRIETTE. Assurément.

ALFRED. On ne parle pas un langage plus pur, c'est du Lamartine. Ah! mademoiselle, vous me voyez pénétré d'admiration! Oui, c'est à vos genoux que je veux exprimer...

CÉSARINE, *vivement*. Arrêtez! monsieur, votre admiration peut être sincère, mais elle s'égare, croyez-le bien, car certainement ces vers qui vous enchantent ne sont pas de mademoiselle.

ALFRED. Ils ne sont pas de mademoiselle Henriette?

CÉSARINE. Non, monsieur, et la preuve...

ALFRED. Eh bien, la preuve...

CÉSARINE. C'est qu'ils sont de moi.

ALFRED. De vous?



HENRIETTE, *à part*. Elle éclate!

CÉSARINE. De moi; et si vous voulez, je vais vous réciter la suite. Ah! mademoiselle, vous voilà confondue! Gardez pour vous l'honneur des couplets satiriques, mais je réclame le morceau de poésie, qui, Dieu merci, ne soulèvera pas de scandale.

HENRIETTE, *feignant la surprise*. Est-il bien possible? Ah!... c'est singulier!.. figurez-vous que j'avais cru tout bonnement que ces vers étaient de moi.

CÉSARINE. Par exemple!

HENRIETTE. Puisque j'ai composé les chansons sur Laure, Blanche et M<sup>me</sup> Radèche...

CÉSARINE. Eh bien?

HENRIETTE. Eh bien, les chansons, les vers satiriques et l'ode à la lune, tout cela est de la même écriture.

CÉSARINE. Hein?

HENRIETTE. Si j'ai fait les uns, je dois aussi avoir fait les autres.

ALFRED. Comment?

HENRIETTE. Jugez plutôt : voilà les brouillons.

CÉSARINE, *à part*. Ciel!

ALFRED, *prenant les papiers et les regardant*. Oui, c'est bien la même main.

CÉSARINE, *à part*. Je suis prise!

HENRIETTE. Il paraît que, dans ma vanité, j'avais rêvé que j'étais l'auteur de tout cela; mais puisque mademoiselle réclame...

ALFRED. Rendons-lui le bagage complet, depuis le n° 1 jusqu'au n° 4 inclusivement. (*Il remet à Césarine tous les papiers.*)

CÉSARINE, *troublée*. Monsieur... certainement... après cela, comme vous le disiez, on peut bien en passant draper quelques ridicules... et quand ils sont aussi marqués, par exemple, que ceux de madame Radèche...

#### SCÈNE XII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> RADÈCHE et ANNA, *paraissant à droite*.

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *à Césarine*. Qu'ai-je en-

tendu? Eh quoi, mademoiselle, vous osez!...

CÉSARINE, *à part*. Oh! quel piège!

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Mes ridicules, avez-vous dit?

CÉSARINE. Eh bien, oui, j'en conviens, c'est moi qui ai chanté :

Voulant plaire en dépit de l'âge...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Assez, assez!

CÉSARINE.

Le matin prenant son miroir...

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Vous tairez-vous? Quelle effronterie!

CÉSARINE. Car c'est moi qui tous les matins, à travers cette cloison, vous entends parler à votre miroir.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Bon! par exemple!

CÉSARINE. C'est moi qui vous ai vue, à travers les fentes, déposer le soir vos fausses nattes.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Je déménage demain.

CÉSARINE. Enfin c'est moi qui, pour louer votre humeur, me suis inspirée de la rime... *Radèche, revêche, rêche, sèche et pie-grièche!* ah! ah! ah!

M<sup>me</sup> RADÈCHE, *hors d'elle-même*. Mademoiselle...

CÉSARINE. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle sort en riant.*)

#### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté CÉSARINE*.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ah! j'étouffe! je suffoque! la scélérate!...

ALFRED. Laissez-la, madame; tôt ou tard ses méchancetés retomberont sur elle. Ne songeons qu'à notre chère Henriette, si injustement soupçonnée.

M<sup>me</sup> RADÈCHE. Ma pauvre enfant, me pardonneriez-vous?

HENRIETTE. Ah! madame, je suis trop heureuse pour en vouloir à personne; mais je plains cette chère Anna, qui reste en butte aux méchantes plaisanteries...

ANNA. Je les crains moins depuis que l'auteur s'est fait connaître. Tu les démen-



tiras, ma chère amie, tu diras que je suis savante, très-savante, comme toi ; et dans quelque temps, grâce à tes leçons, ce sera vrai.

ALFRED. Ainsi, Henriette, cette personne si spirituelle a été vaincue par

vous ; vous l'avez forcée à se démasquer.

HENRIETTE. C'est qu'on a bien raison de le dire :

IL N'Y A PAS UNE DOSE D'ESPRIT QUI RÉSISTE A UN GRAIN DE VANITÉ.

N. FOURNIER.

## LA PREMIÈRE AÏEULE DES MONTAGNANI.

Lorsque Berthe, impératrice d'Allemagne, parcourut les villes de la Lombardie (1), elle fut saluée sur sa route par tous les princes et les nobles seigneurs de cet état. Leurs vêtements, surchargés d'or, de pierreries et de perles fines, étaient encore moins somptueux que les présents magnifiques qu'ils apportèrent aux pieds de la royale voyageuse. Arrivée près du village de Montagnana, elle vit se mêler à son brillant cortège une paysanne courbée sous le double fardeau des années et de l'indigence. La vieille, oubliant les hail-  
lons qui couvraient à peine son corps amaigri, s'approche, d'un pas confiant, de sa gracieuse souveraine, plie les genoux devant elle, et lui met dans la main un léger peloton de fil d'une finesse merveilleuse. Cette mince offrande appela un sourire de mépris sur les lèvres de la plupart des seigneurs ; ils raillèrent hautement la simplicité de cette pauvre vieille, en pensant avec orgueil aux trésors qu'eux-mêmes avaient présentés à la princesse.

« Berthe, ma noble impératrice, s'écria l'humble femme inclinée sur la poussière, daigne, ô daigne accepter ce faible don ; il est sans valeur, mais hélas ! je ne possède rien autre à t'offrir ; le cœur rempli d'amour pour toi, ô reine, ma main, tremblante et affaiblie par l'âge, a su dérober

encore à la quenouille ce fil délié ; de grâce, ne rejette pas le tribut de l'indigence.

— Assurément non, répliqua Berthe l'âme doucement agitée, ce simple peloton filé au sein de la pauvreté et offert par l'amour d'un sujet fidèle, me semble plus précieux que l'or et toutes les parures étincelantes des feux du rubis et de l'émeraude. Pesez, messires ! pesez dans cette balance la riche magnificence de vos propres hommages, aucun, je vous le dis, ne soulèvera le don de la pauvre villageoise. Tiens, bonne mère, continua l'impératrice se tournant vers la vieille, ta souveraine, touchée de ton hommage, t'ordonne de reprendre ce fil, et le terrain que tu embrasseras de sa longueur, en mémoire de notre rencontre, elle te le donne en toute propriété, libre de tout tribut à sa couronne. »

A ces mots l'impératrice s'éloigna souriante, et, le cœur satisfait, elle poursuivit son voyage triomphal. La terre de la donation de l'impératrice, dont la vieille paysanne se mit à tracer les limites avec le fil de son attachement dévoué, fut à jamais heureuse, bénie d'abondance, et la noble lignée des Montagnani vénère encore aujourd'hui, en la pauvre fileuse, leur première aïeule, dont la sainte mémoire est célébrée de génération en génération.

*Imité de l'allemand,*  
par M<sup>me</sup> ÉLISABETH BECHER.

(1) La Lombardie faisait autrefois partie de l'empire allemand.



## LES RUINES.

TRADUIT DE UHLAND.

« Voyageur, endors-toi sous ces débris des temps  
Dont l'antique splendeur dore encor la mémoire ;  
Peut-être qu'à leurs pieds des rêves éclatants  
Te les reconstruiront dans leur première gloire. »

N. MARTIN.

## REVUE DES THÉÂTRES.

*La Cachette*, opéra-comique en trois actes,  
paroles de M. de Planard, musique de  
M. Ernest Boulanger.

Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, est mort, Cromwel règne à sa place sous le titre de protecteur. Depuis deux ans le comte d'Arundel, fidèle à son roi, a quitté son château pour combattre avec les *cavaliers* (on appelait ainsi les partisans du roi) contre les *têtes rondes* (on appelait ainsi les soldats de Cromwel, à cause de leurs cheveux coupés ras sur la tête). En l'absence du comte, la comtesse est morte en donnant le jour à une fille qui a été nourrie par la plus dévouée de ses servantes, Hélène, mère aussi d'une petite fille du même âge que celle de la comtesse. Le comte est proscrit, son château est confisqué, des soldats de Cromwel s'en sont emparés, et ont relégué la pauvre Hélène dans une vieille tour dont le pied est baigné par les vagues de la Tamise, et où se montre à peine un pâle rayon de soleil pour réchauffer le berceau occupé par les deux enfants, Alice, fille du comte, et Rose, fille d'Hé-

lène. A chaque instant ce sont des troupes qui partent, qui arrivent; on n'entend que des cris, des chants à boire, des roulements de tambour; Hélène, dont le mari a été tué au service du roi, est cependant obligée de faire bonne mine aux soldats de Cromwel, car elle craint pour ses deux pauvres enfants.

Un soir, le schériff arrive au château, il vient annoncer à Hélène que le comte d'Arundel est au nombre des cavaliers battus la veille par les soldats du prétendant, et que sa sentence de mort a été proclamée. Puis il s'éloigne pour laisser Hélène avec Robin, son jeune cousin, qui lui apporte des nouvelles de sa famille. Quand ils sont seuls, Robin dit à Hélène que monseigneur ainsi qu'un de ses amis s'est réfugié dans la cabane du pêcheur Bertrand, qui va leur donner une barque pour qu'ils se sauvent tous les deux à la première brise favorable; que mylord va venir sans danger au château en suivant un sentier creusé par le torrent, qui parfois descend de la montagne; et, prenant un flambeau, Robin ouvre la fenêtre: c'est le signal convenu



ce flambeau doit dire à monseigneur qu'Hélène l'attend.

En effet, le comte arrive et leur confie ses projets. La barque que Bertrand lui a promise le conduira ainsi que son ami vers un vaisseau français qui croise dans ces parages; quand la lune sera derrière le château, le bateau glissera sous l'ombre des rochers pour aller prendre le courant; on a placé, il est vrai, des sentinelles sur la rive... mais, à la grâce de Dieu! Le comte venait embrasser sa fille, pour la première, peut-être pour la dernière fois!

« Je te la laisse, dit-il à Hélène; deviens sa mère; promets-moi devant Dieu de ne la pas quitter un seul jour, de ne t'en séparer jamais. — Plutôt mourir! répond Hélène. — Nous travaillerons pour nourrir l'enfant de nos maîtres, dit Robin en pleurant, et à la ferme de mon père, milady ne manquera de rien. » Le comte, afin de se débarrasser de Robin, l'envoie veiller sur la terrasse de la tour, puis, prenant un flambeau, il examine la boiserie de la chambre, presse une planche, elle glisse, laisse voir une cachette dans le mur: le comte en sort un coffret armorié, et la cachette se referme. « Voilà pour ma fille et pour toi, dit-il à Hélène: de l'or, des diamants; ce sont les épargnes de mon père; il avait prévu nos malheurs! Maintenant conduis-moi vers ma fille. » Hélène indiquait au comte la chambre où les enfants étaient couchés... Robin accourt. « Trois minutes encore, et la retraite de mylord est impossible, dit-il, les soldats du château prennent les armes. — M'éloigner sans voir ma fille! s'écrie le comte en disparaissant sur la terrasse. Hélène! je te la confie! »

Lorsque le comte est parti, Hélène, fort embarrassée de son coffret, le remet à Robin, qui sort afin de le cacher, et revient en disant: « Pour le dénicher, il faudrait être le diable ou moi. » En ce moment, des troupes nouvelles arrivent, demandent les

clefs de la cave, et tandis qu'Hélène les leur donne, elle apprend que Cromwel vient de fonder une vaste pension pour y recueillir les enfants des familles proscrites et dont les biens sont confisqués... On va lui enlever la fille du comte d'Arundel. Hélène supplie, pleure, se jette aux genoux des envoyés de Cromwel... peine inutile! Son parti est pris; elle entre dans la chambre des enfants, envoie Robin préparer la voiture, afin que la petite puisse y être convenablement, la remet aux mains des envoyés, et revient presque mourante se jeter sur une chaise, devant une table où elle se met à écrire une lettre en toute hâte. En ce moment l'horloge du village sonne dix heures... Hélène lit ce qu'elle vient d'écrire:

Milord, on vous dira qu'à Cromwel on amène  
Votre enfant, commis à ma foi;  
Mais comptez sur le cœur d'Hélène,  
La fille de mylord restera près de moi.  
A Cromwel j'ai donné la mienne!

Maintenant, il lui faut Robin pour aller porter cette lettre... Il est trop tard! Une barque passait devant la tour, on entend les officiers qui montent afin de mieux la voir. Hélène ne sait où cacher sa lettre; car les soldats, pour avoir de l'or, fouillent tout le monde... Elle pense à la boiserie, fait jouer le ressort, jette la lettre dans la cachette, et la cachette se referme.

Aussitôt Robin accourt et dit bas à Hélène: « C'est la barque de Bertrand que l'on aperçoit sur la Tamise; deux hommes sont dedans, sans doute le comte et son ami. » On entend les soldats qui hêlent la barque, elle n'en tient compte; le colonel leur donne l'ordre de faire feu... on entend une décharge de mousqueterie.... Hélène, tremblante, se jette dans un fauteuil. Robin, qui regardait par dessus les épaules des officiers, revient lui dire que les deux hommes sont tombés dans la barque... et la pauvre femme s'évanouit. En ce moment les chants des soldats qui



ont les clefs de la cave, les cris : Vive Cromwel ! lui font reprendre ses sens... mais elle danse le menuet, elle rit, elle fait la révérence aux officiers... elle est folle !

Quatorze ans se sont écoulés. Cromwel est mort, Hélène est toujours folle, elle habite la ferme de Robin, et a près d'elle ses deux enfants ; car sa fille, qu'elle avait donnée à la place d'Alice, n'est pas restée longtemps dans la pension de Cromwel ; à force de ruse et d'argent, le père Robin était parvenu à la ramener à Hélène... mais par suite de l'échange, Rose est appelée Alice, et Alice est appelée Rose. Il n'y a qu'Hélène qui ne se trompe pas... la voyant appeler « ma fille » la fille de monseigneur, et « mylady » sa propre fille, cela n'étonne personne, on dit : Elle est folle ! Au reste, les deux jeunes filles sont charmantes, toutes les deux ont été élevées ensemble chez une dame du voisinage, et portent toutes les deux le costume des paysannes. La fausse Alice est gaie, elle aime la danse et surtout Robin, devenu fermier à la mort de son père. D'ailleurs Robin est riche : du produit de la cassette, qu'il avait si bien cachée, il a racheté le château du comte d'Arundel. La fausse Rose est triste ; il y a dix jours elle a sauvé la vie à un jeune soldat montagnard, poursuivi par les têtes rondes, elle l'a caché dans la grange, et craint qu'il ne soit découvert. Le pays se remplit de troupes ; on apprend que le comte d'Arundel est dans le voisinage. La maison du schériff sert de lieu de rendez-vous aux conspirateurs. Il s'agit de replacer Charles II sur le trône de son père. Le schériff arrive à la ferme, où le général Monk l'envoie chercher un homme qui s'y cache, protégé par une jeune fille. On fait venir Alice ; à toutes les questions elle refuse de répondre ; mais Hélène montre la grange en disant : « Il est là ! — Ne la croyez pas, s'écrie Alice, ma mère a l'esprit égaré. — Je le verrai bien, répond le schériff, j'ai le mot d'ordre. » Il s'a-

la grange, prononce : *France ! Londres ! Hollande !*... Le soldat montagnard se présente... c'est le comte Derby. Il dit tristement adieu à Alice qu'il aime, dont il se croit aimé ; mais sa position, les incertitudes de la guerre les séparent. Il suit le schériff.

A peine est-il parti, que le comte sort avec précaution de derrière les arbres. Après une si longue absence, c'est avec plaisir qu'il reconnaît la ferme de Robin, le verger, la prairie ; qu'il aperçoit la tourelle de son château... et sa fille est ici ! il va donc enfin la connaître ! La pauvre Hélène s'avance, il veut en vain se rappeler à son souvenir. « Je ne vous connais pas, lui répond-elle. — M'aurait-on dit vrai ? se dit le comte, serait-elle folle ? Cependant, ajoute-t-il, on a dû t'apprendre que ton maître avait été sauvé ? — Qui a dit cela ? des menteurs ! — Un jeune homme, un ami, que vous avez caché dans la ferme. — Oui, Alice, la fille que mylord m'a dit de lui garder, c'est elle qui l'a sauvé quand il était poursuivi. — Ma fille l'a sauvé ! se dit le comte. Ainsi le hasard seconde mes projets ! — Elle se cachait de Robin, car il a peur de se compromettre, il est riche, le château est à lui. — On me l'a dit ; mais sa richesse, d'où lui vient-elle ? Ne te souviens-tu pas d'un trésor que ton maître... — Chut ! oui, oui... la cachette... un trésor... un coffret... de l'or, des diamants, Robin m'a pris tout cela. — Serait-il possible ! se dit le comte ; en ce temps de trahison aurait-on profité de la démence d'Hélène ? — Oh ! la jolie noce que nous allons avoir, dit Hélène sans s'occuper davantage du comte, Alice et le bel inconnu ! Mes jeunes fiancés... dit-elle comme si elle récitait une harangue le cœur tout réjoui... je viens vous complimenter... et voici tout le village. — Hélène ! lui dit le comte. — Eh oui... c'est moi... répond-elle sans se retourner ; Hélène, une pauvre fille recueillie dans le château, et qui depuis son enfance a mangé le pain de ses maîtres... Mais



tout à coup des soldats du parlement... des méchants sont venus pour m'enlever Alice, la fille de mylord... Ah! s'il vivait, je pourrais lui dire : Lisez mon billet, Robin a dû vous le porter... Mais il est mort, monseigneur, reprend-elle en pleurant. Je veux mourir aussi, je veux aller le rejoindre là-haut, le servir encore... — Ne pleure plus, Hélène, lui dit le comte ému; je t'apporte l'espérance; demain, ce soir peut-être, notre sort va changer. — Je ne vous connais pas, lui répond-elle après l'avoir examiné. Mais la mariée m'attend pour sa toilette; pardon, monsieur, pardon, vous êtes invité?... Passez dans le salon... monseigneur va bientôt descendre. (Alice et Rose paraissent au fond.) Tenez, dit-elle en les lui montrant, voyez comme je suis heureuse... car j'ai deux filles, moi. » Puis elle rentre vivement à la ferme en criant : « On y va, monseigneur, on y va ! »

A la vue de ces deux jolies filles, le comte se dit qu'un père doit reconnaître son enfant. C'est en effet Alice que son cœur a choisie. Pour expliquer sa présence en ces lieux, il avoue qu'il cherchait un jeune homme qui sert la même cause que lui. Alice répond qu'elle l'a sauvé de la fureur des têtes rondes. Le comte, heureux d'avoir deviné son sang, prend les mains d'Alice et va se faire connaître... lorsqu'un coup de canon retentit au loin, puis le son des cloches qui se répondent et dont le bruit se rapproche toujours.

Robin accourt, et, s'adressant à Rose, il l'appelle Alice, mylady. « Ce coup de canon, lui dit-il, est parti de Londres; il annonce l'entrée de Charles II dans la capitale de son royaume; on dit que votre père est de retour: quel bonheur pour vous! » Puis apercevant le comte : « Ah! s'écrie-t-il, mon maître! » Et prenant par la main Rose, la fille d'Hélène, il la pousse dans les bras du comte, qui l'embrasse tout en regardant avec tendresse Alice, tombée à ses genoux. « La folie d'Hélène m'a trompé! » se dit-il avec un soupir.

Robin, qui a été annoncer l'arrivée de monseigneur, revient à la tête de tout le village, et portant la cassette qu'Hélène lui avait confiée. Il s'approche du comte, puis ouvrant cette cassette, il en tire une clef qu'il lui présente, en disant : « Mylord, le trésor que vous aviez laissé à servi à racheter le château de vos pères... en voici la clef. »

Mais l'arrivée de lord Arundel a mis le trouble dans plus d'un cœur. Lord Derby est le fils de cet ami avec lequel le comte a quitté l'Angleterre; dès cette époque les deux proscrits s'étaient promis d'unir leurs enfants. Lord Derby doit donc épouser Rose; cependant il aime profondément Alice, qui lui a sauvé la vie; il lui propose de l'épouser, bien que son mariage avec la fille du comte ait été le dernier vœu de son père mourant; Alice le refuse; mais elle pleure en secret. De son côté, Rose n'est pas heureuse; car elle est gênée dans ce château, et regrette de ne plus aller danser aux noces avec son cousin.

La cérémonie du mariage doit avoir lieu au château d'Arundel. Rose a ses habits de mariée; le comte a forcé la triste Alice de venir assister son amie, le jour de ses noces. Hélène, qu'Alice ne quitte jamais, a été confiée à une personne sûre et est restée à la ferme. Tout le monde se rend au salon; une musique religieuse se faisait entendre dans la chapelle... On voit arriver Hélène comme quelqu'un qui craint d'être poursuivi. « Où suis-je ? dit-elle; une chapelle! (Elle s'agenouille.) Ah! quel coup frappe ma tête. (Elle se relève et marche précipitamment.) Ces lieux me causent un plaisir... (Se trouvant devant une porte entr'ouverte.) Ah! s'écrie-t-elle, le berceau de mes enfants! » (Elle se précipite dans cette chambre.)

Alice vient tomber sur un banc, son courage l'abandonne, elle craint que l'on ne lise sur son visage le désespoir qui est au fond de son cœur. En ce moment tout le monde s'acheminait vers la chapelle; l'horloge sonne dix heures... on entend



un grand cri... Hélène sort de la chambre une lettre à la main, et se jette dans les bras de son maître.

Hélène n'est plus folle, et la lettre explique

tout. Rose redevient Alice, elle épouse lord Derby; Alice redevient Rose, elle épousera plus tard son cousin Robin.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## Économie Domestique.

### EAU DE BOTOT.

Achetez 2 gros de canelle — 2 gros de bois de gayac — 2 gros d'anis étoilé — 2 gros de girofle — 2 gros de pyrèthre — 2 gros de benjoin — 2 gros de cochlearia — 2 litres d'eau-de-vie à 22 degrés; mettez le tout infuser au soleil pendant huit jours, dans une crache de terre que

vous couvrez pour empêcher l'évaporation des aromates; filtrez ce mélange à travers un filtre de papier Joseph; ajoutez à ce liquide 3 gros d'essence de menthe poivrée, et conservez le tout dans des petites bouteilles bien bouchées.

### MENU D'UN DINER POUR DIX-HUIT PERSONNES.

#### PREMIER SERVICE.

*Six hors d'œuvre d'office.*

Beurre. — Radis. — Thon mariné. — Anchois. — Petits pâtés. — Blé de Turquie.

*Deux potages.*

Riz au consommé. — Printanière.

*Deux relevés.*

Filet de bœuf dans sa glace. — Brochet sauce aux câpres.

*Six entrées.*

2 poulets à la reine, au blanc.

Lapereaux sautés aux fines herbes.

Caneton aux navets.

Vol-au-vent à la financière.

Côtelettes de mouton en lorgnettes.

Cailles en crostades.

#### Vins.

1 madère. — 8 ordinaire.

#### DEUXIÈME SERVICE.

Biscuit de fécule. — Nougat d'amandes.

*Deux rôtis.*

Pâté de gibier. — Poularde au cresson.

*Six entremets.*

Petits pois à l'anglaise.

Champignons à la provençale.

Pannetier à la fleur d'oranger.

Gelée de rhum.

Crème au café.

Tourte de fraises.

#### Vins.

1 bordeaux. — 1 soterac. — 1 pom-mard. — 1 romanée.

#### TROISIÈME SERVICE.

*Dessert.*

3 corbeilles de fleurs. — Pommes. — Poires. — Compotier de fraises. — Fromag<sup>e</sup> à la Chantilly. — Gelées de Bar. — Compotier de bon chrétien. — Raisin. — Pêches. — Macarons. — Biscuits à la crème. — Roquefort. — Petits-fours.

*Vins.*

4 champagne à la glace. — 4 champagne frappé. — 1 xérès. — 1 malaga.



## CORRESPONDANCE.

Un jour, je me demandais : Qu'est-ce que le bonheur ? Le bonheur, me répondis-je après avoir bien réfléchi, c'est de se sentir l'âme religieuse, le cœur pur, l'esprit éclairé ; c'est d'avoir une famille dont on soit fier, de posséder beaucoup de fortune, afin de pouvoir la partager avec tous ceux qui n'en ont pas ; d'être mariée à un époux que l'on aime ; de donner ses caresses, ses soins, ses conseils à ses jeunes enfants, et de gouverner sa maison comme dame et maîtresse. Je suivais alors le petit chemin qui côtoie les jardins des riches habitations du faubourg Saint-Honoré ; à ma gauche, les équipages et les cavaliers faisaient retentir le pavé de la route qui conduit à l'arc de triomphe de l'Étoile ; à ma droite, les petits oiseaux chantaient, perchés sur les hauts peupliers des jardins de l'hôtel habité par madame la duchesse de Praslin ; c'était à elle que je pensais, en me représentant une femme heureuse. Comme je me trompais, mon Dieu ! Épouse, depuis six ans elle était dédaignée de son époux ; mère, elle était séparée de ses neuf enfants ; et quand elle eut obtenu que l'intrigante qui usurpait sa place dans la maison en fût chassée, pour s'en venger, son mari l'a assassinée à coups de poignard, à coups de crosse de pistolet... Puis, voyant qu'il ne pouvait échapper à la justice des lois humaines, il s'est empoisonné ! Pauvre femme, qui, durant ces six années de désespoir, disait : « Mon Dieu, sauvez son âme ! que je puisse, si je suis séparée de lui sur cette terre, être réunie à lui dans l'éternité ! » Eh bien, non, ils seront encore séparés ! à moins que, par ses prières, elle n'obtienne grâce pour l'âme de son meurtrier... La Sainte en est bien capable, et Dieu lui accordera

sans doute cette faveur pour prix de ses longues souffrances... Mais ces neuf enfants orphelins, qui pleurent à la fois et leur père bourreau, et leur mère martyre ! quel nom donner à leur double douleur ? je n'en connais pas... Demandez-vous donc ce que c'est que le bonheur, et osez vous répondre... J'ai lu, dans la *Fée aux Miettes*, de Charles Nodier, une autre définition du bonheur : « C'est, après avoir travaillé toute la journée, de se coucher le soir, le cœur content, dans un lit bien bordé. » Voilà une manière d'être heureux qui est à la portée de tout le monde... aussi vais-je en profiter en travaillant avec toi à notre planche IX.

Le n° 1 est le dessin d'un encadrement de mouchoir, il se brode au plumetis, et se festonne tout autour. Ce dessin peut servir pour manteau de baptême, bas de jupon, devant de camisole, ainsi que son col, que l'on taille carré, à partir de la première dent après la pointe du col et en ôtant la fleur qui se trouve après cette première dent. Pour les manchettes de la camisole, il faut les tailler aussi carrées, mais en arrondissant la dent qui est à la corne du mouchoir, de manière à ce que cette dent vienne finir au-dessus de la première fleur.

Le n° 2 est un autre dessin d'encadrement de mouchoir qui se brode en points de feston et au plumetis. Ces points au milieu des ronds t'indiquent que ce sont des œillets. Si tu trouves ce dessin trop long, tu peux t'arrêter après le second rang d'œillets.

Le n° 3 est le dessin d'un gilet à châle qui se brode au passé (c'est-à-dire au métier), sur casimir blanc, jaune, gris ou noir, avec de la soie demi-torse, couleur sur couleur.



Le n° 4 est le dessin du châle.

Le tailleur place des poches à ce gilet, mais on ne les brode pas.

Ce dessin se brode aussi sur piqué blanc, avec du coton blanc. Notre dessinateur, M. Deroy, l'a composé exprès pour nous.

Le n° 5 est une palme que l'on sème dans le fond d'un gilet, elle se brode au plumetis ou au crochet, en soie gros bleu ou rouge, sur casimir noir, ou bien couleur sur couleur.

Le n° 6 est le sachet pour gants, que tu m'as demandé. Il se brode au passé sur satin, et sur gros-de-Naples blanc ou noir, avec de la soie demi-torse et du fil d'or dont tu fais les ronds, les tortillons et les petits pavillons chinois. Les lettres se brodent moitié en soie, moitié en or.

Pour mouchoirs, ce sachet se grandit dans sa largeur, et se diminue dans sa longueur.

Le n° 7 est un entre-deux qui se brode au passé ou au plumetis, avec du coton blanc, entre les plis d'une jupe de mouseline blanche ou d'organdy blanc.

Le n° 8 est une jolie couronne de roses qui, avec ce canevas, peut te servir pour pelote, mais qui, sur canevas de soie blanche ou noire, ne sera pas plus large qu'une pièce de 5 francs et pourra alors orner le dessus d'un portefeuille, ou d'un porte-cartes de visite.

Le n° 9 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 10 te représente les différentes parties d'un essuie-plume-dahlia que je vais t'apprendre à réunir.

Prends quelques aiguillées de laine anglaise, jaune-orange. — Choisis des restes de casimir vert foncé — gros rouge — gros bleu — ou violet foncé.

Taille, en casimir vert foncé, deux ronds sur le modèle n° 1.

Six feuilles sur le modèle n° 2.

Les deux ronds n° 1, réunis-les l'un sur l'autre par un point fait au milieu avec une aiguille enfilée de fil noir.

Avec ce même fil noir réunis, l'une à côté de l'autre, par un point arrière, les six feuilles n° 2, à partir de l'une des étoiles jusqu'à l'autre étoile, placées sur le modèle n° 3.

Replie du bas, sur elles-mêmes, et à l'envers, les deux pointes du bas de ces six feuilles, ainsi qu'est replié le modèle n° 3; fronce le bas de ces six feuilles réunies, et, de manière que l'envers se trouve en dessus, couds-les sur le milieu des deux ronds réunis, n° 1. Il restera un vide au milieu de ces six feuilles, qui, ainsi cousues, sont représentées par le modèle n° 4.

Prends du casimir gros rouge (je suppose), tailles-en douze feuilles sur le modèle n° 5; avec ce même casimir taille douze autres feuilles un peu plus petites, sur le modèle n° 6, réunis l'une à côté de l'autre, par un point arrière, les douze feuilles n° 5, à partir de l'une des étoiles jusqu'à l'autre, mais ne réunis pas la première à la dernière feuille.

Replie du bas, sur elles-mêmes et à l'envers, les deux pointes de chacune de ces douze feuilles.

Réunis de même, l'une à côté de l'autre, les douze feuilles n° 6, et ne réunis pas la première à la dernière.

Replie de même, du bas, sur elles-mêmes et à l'envers, les deux pointes de chacune de ces douze feuilles.

A présent, place ces douze feuilles n° 6 sur les douze feuilles n° 5, envers sur envers, et, en commençant par les deux premières, couds grossièrement à l'envers, la couture de la feuille n° 5 avec celle de la feuille n° 6, continue de même jusqu'aux deux dernières feuilles, que tu couds ensemble par un point perdu. Les feuilles n° 6, les plus petites, doivent se trouver en dessus.

Fronce le bas des douze feuilles n° 5, le bas des douze feuilles n° 6, couds-les au milieu du modèle n° 4 et sur l'envers de ce modèle.

Prends un grand brin de laine jaune-



orange, coupe-le en petits brins longs de 4 centimètres; lorsque tu en as gros comme le petit doigt, avec ton aiguille enfilée de fil noir, arrête, au milieu, par un nœud coulant, ce paquet de brins de laine, relèves-en les deux extrémités, tourne ton fil tout autour, à partir de la place où ce paquet est noué, de manière à former un petit pompon, puis couds-le dans le vide laissé au milieu des vingt-quatre feuilles.

Ces vingt-quatre feuilles forment douze espèces de tuyaux dans lesquels on introduit sa plume pour l'essuyer.

Le n° 7 est le dahlia tout monté, mais bien plus petit, la place ayant manqué pour te le donner dans sa grandeur naturelle.

Le n° 11 est un rébus. Voici l'explication de celui du mois dernier :

Un la — la ville de Nuits — la porte Saint-Antoine — le conseil des ministres. Ce qui veut dire : *La nuit porte conseil*.

Les vacances ont fait sortir de Paris une grande partie de sa population, qui s'est répandue en province; ces mêmes vacances ont fait sortir de la province une grande partie de sa population, si bien que personne ici ne se reconnaît. On rencontre des dames, des demoiselles en toilette, à dix heures du matin. Cela se conçoit, elles s'habillent pour toute la journée, et veulent nous faire honneur. Nous, c'est le contraire, nous ne faisons pas de toilette à cette époque de l'année, si bien que les provinciales et les Parisiennes se regardent mutuellement étonnées.

Mais, moi qui n'ai pas de vacances, j'ai toujours l'air de vouloir acheter quelque chose, tant je dévore des yeux toutes les richesses de nos magasins; j'ai toujours l'air de vouloir reconnaître toutes les demoiselles, tant je cherche parmi elles un modèle de toilette. Voici donc ce que j'ai remarqué pour nous dans les magasins : Des mouchoirs de batiste encadrés de rangs mats, espacés, ce qui fait l'effet de plis; dans les carrés que forment les rangs

mats en se croisant, aux cornes et entre ces rangs mats, de distance en distance, on brode au plumetis un gros pois, ou bien la petite fleur à quatre pétales qui se trouve dans la bordure de l'encadrement n° 1. Ces pois ou cette petite fleur se font en coton blanc, bleu, rouge, ou violet; alors le mouchoir, au lieu d'ourlet, a un petit feston à dents de loup, fait avec du coton blanc, bleu, rouge, ou violet. Souvent même ces mouchoirs n'ont de pois ou de petite fleur que dans les carrés des quatre cornes. Pour marquer ces mouchoirs, on brode à l'une des cornes deux simples lettres, ou bien avec un crayon on trace un demi-cercle à l'une des cornes, sur ce demi-cercle on écrit son petit nom en petites lettres (en ronde), et on le brode au plumetis avec du coton blanc, bleu, rouge, ou violet.

Les étoffes d'hiver se montrent déjà : ce sont des popelines, des satins de laine noire, gros-bleu, gros-vert, marron, à larges raies satinées ou à larges carreaux écossais.

J'ai rencontré une jeune dame qui avait une robe couleur marron à carreaux écossais formés par plusieurs raies blanches; le corsage fait à pointe, montant, et les manches *Amadis*. Son écharpe était de la même étoffe que sa robe; du bas, l'écharpe finissait par un ourlet, tout simplement. Ses bottines étaient en satin de laine, couleur marron. Les bottines se portent carrées du bout et aussi larges à cet endroit qu'au milieu du pied. Elle avait un chapeau de paille cousue, un peu plus grand qu'ils ne le sont d'ordinaire, orné de rubans blancs. Cette toilette nous convient. J'aime beaucoup l'écharpe pareille à la robe, cela donne à la fois l'idée d'une femme riche et d'une femme économe, car ces trois mètres de plus peuvent être employés pour faire durer la robe plus longtemps.

J'ai vu, chez elle, une demoiselle qui passe pour être très-élégante. Elle avait une robe de mousseline blanche, la jupe ornée de trois grands plis, les manches courtes,



garnies par une double ruche de tulle ; le corsage montant, froncé sur les épaules, et garni d'une double ruche autour du cou ; un tablier de taffetas gris ayant les poches en dedans. Ce tablier, arrondi aux deux cornes, était bordé, à cheval, tout autour, d'un velours noir, large de 8 centimètres ; du haut, ce tablier était froncé, monté à un velours noir haut de 4 centimètres, formant ceinture et s'agrafant derrière. Pour que ce velours prît bien les contours de la taille, on y avait fait devant et sous les bras des pinces en mourant. Ce tablier était orné de deux bretelles de velours noir, larges de 4 centimètres. Trois morceaux de pareil velours formaient une échelle devant, et trois morceaux en formaient une autre derrière. A chaque poignet elle avait un bracelet formé d'un velours large de 3 centimètres, cousu d'un bout à une boucle dorée, et de l'autre retombant long de 15 centimètres. Ses cheveux étaient simplement relevés devant, en bandeaux, et derrière ils formaient une grosse tresse.

Tu m'as demandé, au nom de ta sœur mariée, si, quand on se faisait graver des cartes de visite, on devait ajouter le petit nom de son mari, ou le sien propre. Il me semble que, si le mari, pour se distinguer de son père, de ses frères, est obligé de mettre sur ses cartes : *M. Ernest B....* par exemple, la femme est obligée à son tour de mettre sur les siennes : *Madame Ernest B....* ; mais si le mari est le seul de sa famille qui porte ce nom, la femme ne craignant pas d'être confondue avec sa belle-mère ou ses belles-sœurs, pourra écrire sur ses propres cartes : *Madame Ameline B....* ; elle ne fera jamais ajouter son adresse, puisque le mari fait mettre la sienne.

Voici les froides matinées, les froides soirées d'automne ; pense à l'hiver qui s'approche, sois prête à le recevoir, sors

de leur boîte les écharpes ouatées, les redouas, les camails, les mantelets ; fais laver tes robes d'été, ne les fais ni amidonner, ni repasser, enferme-les dans un sac, et place-les au fond de la même boîte ; remplace le gros-de-Naples qui orne ton chapeau de paille par du velours gros-bleu ou noir, cela te permettra d'attendre que ton chapeau de velours soit refait à la mode. On porte sous les chapeaux une fleur posée seule, d'un seul côté, à gauche, près de l'œil ; bien entendu que cette fleur est une rose rose ou rouge, une grenade... des petites fleurs aux couleurs pâles, cela n'aurait plus l'air espagnol, et ne ressemblerait à rien.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que, pour 1848, le *Journal des Demoiselles* a une première édition à 6 fr. comme tous les jours, composée de 2 lithographies — 2 illustrations — 2 tapisseries coloriées (sans préjudice de celles qui seront sur les planches) — 2 gravures représentant deux tableaux du Salon — 2 morceaux de musique — 4 gravures de modes de jeunes personnes — 12 planches dont 2 grandes.

Une deuxième édition à 8 fr., qui a, de plus que la première, 8 gravures de modes de jeunes femmes, en tout 12. Une chaque mois.

Une troisième édition à 10 fr., qui a, de plus que la première, 2 tapisseries coloriées (total 4), sans préjudice de celles qui seront sur les planches — 8 gravures de modes (total 12) — 8 grandes planches (total 10 grandes et 10 petites), et le texte, imprimé sur plus grand format, sera orné d'un riche encadrement.

Adieu, ma mignonne ; tu vois combien je m'occupe de tes travaux et de tes plaisirs ; aussi, je sais que tu m'aimes, et que c'est entre nous, à la vie, à la mort.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



ÉPHÉMÉRIDES.

11 SEPTEMBRE 1536. LEVÉE DU SIÈGE DE MARSEILLE PAR CHARLES-QUINT.

Au retour de l'expédition d'Afrique, où il avait battu Barberousse et rétabli le roi de Tunis, Charles-Quint se flatta que désormais rien ne résisterait à ses armes. Préoccupé d'ailleurs de son projet de monarchie universelle, il rejeta les propositions de paix que lui adressait le roi de France. Il entra en Provence à la tête de quatre-vingt mille hommes, et mit le siège devant Marseille. Il amenait avec lui Paul Jove, historiographe impérial, auquel il avait recommandé de faire provision d'encre et de papier, parce qu'il allait lui tailler de la besogne. Charles-Quint doutait si peu du succès, qu'il demandait à un gentilhomme français, son prisonnier, com-

bien il y avait de journées de marche de Marseille à Paris. Le gentilhomme répondit : « Si par journées vous entendez des batailles, il peut y en avoir seize.... à moins que vous ne soyez battu dès la première. »

Les habitants de Marseille déployèrent le plus grand courage dans leur défense, et le connétable Anne de Montmorency étant accouru avec quelques troupes, Charles fut obligé de se retirer après avoir perdu presque toute son armée, dont les tristes débris repassèrent précipitamment les Alpes avec le général et l'historien, qui garda son papier blanc pour une meilleure occasion.

MOSAÏQUE.

PERLES,

Par Frédéric Rückert.

Accueille avec joie le pèlerin dans ta maison ; car c'est ainsi que, sans le savoir, plus d'un homme avant toi eut pour hôte les anges.

Ne te plains pas si la vie n'a pas couronné toutes tes espérances : songe, pour t'apaiser, qu'elle n'a pas non plus justifié toutes tes craintes.

La reconnaissance est un lourd fardeau.

Quand tu voudras l'imposer à quelqu'un, ne le fais qu'avec toute la délicatesse dont tu es capable, afin de ne pas le blesser.

Veux-tu connaître la bonté de ton cœur ? Vois si tu serais capable de louer de toute ton âme les qualités de ton ennemi mortel.

*Traduit de l'Allemand,*  
par N. MARTIN.



s'y placer; on les voyait sous la tête à la portière, d'autres prenaient le parti de s'agenouiller pour ménager d'une manière encore plus sûre le ridicule édifice dont elles étaient surchargées. »

Ce fut encore à la reine qu'on dut les coiffures qui représentaient des *jardins à l'anglaise*, des montagnes, des forêts. On composerait assurément plusieurs volumes du recueil des coiffures de 1774 à 1789.

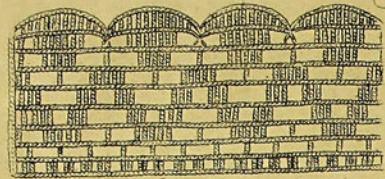
QUINZIÈME ANNÉE, 3<sup>e</sup> SÉRIE. — N° I.

mourance, et en-  
tamen au long procès pour obtenir le droit de se constituer en corps d'état. Le procureur Bigot de la Boissière rédigea une requête au Parlement en faveur des nouveau venus, dont l'existence fut enfin autorisée par déclaration du 18 août 1777, et arrêt définitif du 24 juin 1780.

Curieuse société! elle semblait pressentir l'orage et se hâter de jouir des derniers beaux jours qui lui restaient. Elle gaspil-



N<sup>o</sup> 15.



N<sup>o</sup> 18.



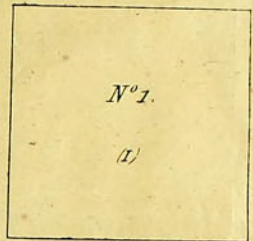
N<sup>o</sup> 12.



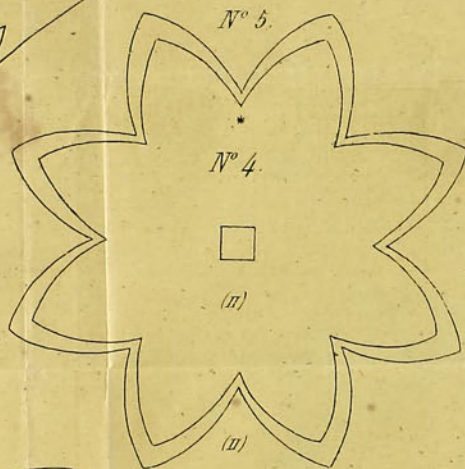
N<sup>o</sup> 10.



N<sup>o</sup> 1.



N<sup>o</sup> 5.



N<sup>o</sup> 4.



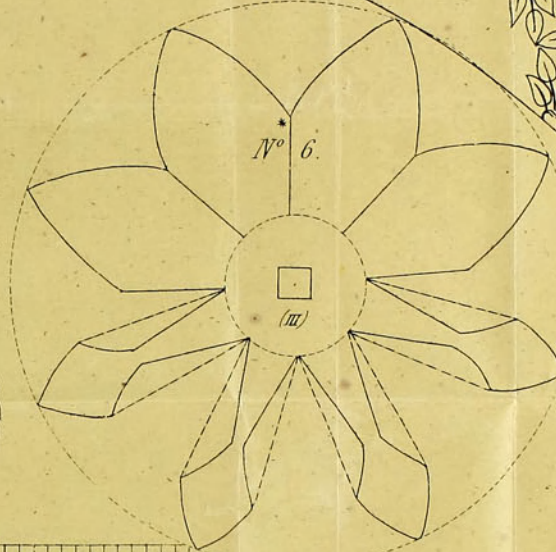
(II)

(II)

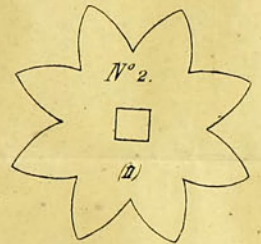
N<sup>o</sup> 16.



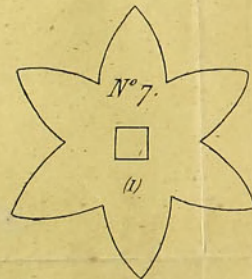
N<sup>o</sup> 6.



N<sup>o</sup> 2.

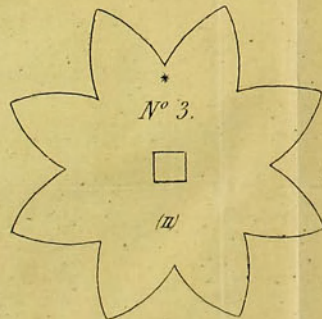


N<sup>o</sup> 7.



(I)

N<sup>o</sup> 3.

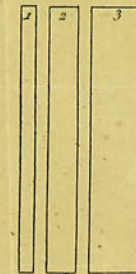


(III)

N<sup>o</sup> 14.



N<sup>o</sup> 9.



N<sup>o</sup> 13.



N<sup>o</sup> 17.



Blanc. Noir. Gris très foncé. Gris foncé. Gris. Gris clair. Jaune orange. Jaune.  
Jaune clair. Rouge. Vert très foncé. Vert foncé. Vert. Vert clair. Fond bleu.



Ne te plains pas si elle n'a pas  
ronné toutes tes espérances : songe, pour  
t'apaiser, qu'elle n'a pas non plus justifié  
toutes tes craintes.

—  
La reconnaissance est un lourd fardeau.

veux-tu connaître la bonté de ton cœur?  
Vois si tu serais capable de louer de toute  
ton âme les qualités de ton ennemi mortel.

*Traduit de l'Allemand,*  
par N. MARTIN.